

PETITES ANNALES

DE PROVENCE

POLITIQUES, HISTORIQUES, ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant tous les Dimanches

Adresser toute Correspondance à M. ANTONIN PALLIÈS, Secrétaire de la Rédaction, 15, quai du Canal — MARSEILLE

ABONNEMENTS

Un an, 5 francs; Six mois, 3 francs

Union Postale : Un an, 6 francs

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque Mois

Pour la VENTE et les ABONNEMENTS

S'adresser au DIRECTEUR des PUBLICATIONS POPULAIRES

Quai du Canal, MARSEILLE

Les INSERTIONS, ANNONCES et RÉCLAMES sont reçues chez M. ALLARD, 4, rue de Bausset, Marseille

AUX LECTEURS

Titre, comme noblesse, oblige !

En choisissant celui de *Petites Annales de Provence* nous avons envisagé les obligations qu'il nous impose; nous en avons compris toute la signification; nous savons que si l'œuvre à laquelle nous allons consacrer tous nos efforts est saine, les difficultés de réalisation seront nombreuses. Mais nous avons la ferme et intime conviction que les *Petites Annales de Provence* répondent à des aspirations légitimes, latentes ou exprimées, à des préférences très marquées dont il était de notre devoir de faciliter la manifestation et c'est avec confiance, lecteurs, que nous vous en présentons le premier numéro.

Notre but est tout à la fois de synthétiser l'idée de décentralisation, de lui donner un corps et de grouper autour de cette publication tous ceux qui, depuis longtemps, travaillent courageusement à l'émancipation de la province. L'avenir nous dira si nos espérances sont fondées et si nos efforts ont été téméraires.

Ces quelques lignes constituent notre programme, et voici comment nous avons l'intention de le réaliser.

Les *Petites Annales de Provence* s'attachant à tout ce qui révèle l'originalité de la Provence, poursuivront l'initiation des lecteurs à tout ce qui est provençal. Nous voulons faire sous vos yeux l'inventaire de nos merveilleuses richesses; lire pour vous les légendes que les siècles ont écrites sur les marges de notre histoire; chercher dans les lignes architecturales de nos monuments, la troublante poésie de leurs symboles; battre les grandes routes ensoleillées pour y glaner des souvenirs et des traditions et nous reposer quelquefois à l'ombre des pins et des oliviers pour noter, au hasard de la

rencontre, les rondes naïves qui chantent, en se tenant la main, les petites filles de notre pays.

L'œuvre de décentralisation que nous poursuivons n'étant pas exclusive, nous n'aurons garde d'ignorer systématiquement ce qui peut intéresser le public, l'amuser, le distraire ou l'instruire. La littérature contemporaine aura dans notre publication la part qui lui est due, le livre nouveau sa place, le conte récemment écrit ou édité, son analyse et sa page. Notre but, en effet, est de présenter chaque dimanche à nos lecteurs, une publication qui ait, par le choix de ses articles, chroniques, notes historiques, nouvelles, et les soins apportés à sa composition matérielle, un caractère littéraire et artistique, sans cesser d'être une œuvre essentiellement populaire.

Les *Petites Annales de Provence* s'adressent à tout le monde, aux simples et aux lettrés, aux grands et aux petits, elles ont le droit de frapper à toutes les portes et on peut sans crainte les accueillir en amies au foyer familial, car elles n'oublieront jamais les lois sacrées de l'hospitalité.

Leur désir est de plaire par l'originalité de leur conception; d'intéresser par leur éclectisme, d'être pour tous une distraction et pour quelques-uns, pour ceux qui savent lire les enseignements du passé, le livre des exemples qui délassent et console.

Les *Petites Annales de Provence* ne négligeront aucun détail de la vie provençale. À côté d'un article de pathologie dont les lecteurs apprécieront l'originalité, nous placerons les plus curieux proverbes et maximes du terroir, nous les tiendrons au courant du grand mouvement scientifique en leur expliquant les inventions et découvertes nouvelles; sous différentes rubriques nous les initierons aux connaissances pratiques et domestiques, l'évé-

nement de la semaine y sera noté, l'actualité y aura, sous une forme plaisante, ses commentaires. Il n'est pas jusqu'à la cuisine provençale, qui n'y ait sa place marquée. Car elle n'est pas sans importance dans l'ensemble de nos mœurs, cette cuisine provençale dont on se plaît à rire à Paris, elle a aussi son influence. À tel point que Thiers, un provençal, celui-là, privé un jour de sa cuisinière, en perdit le boire et le manger jusqu'au moment où, sur le conseil de Mignet il fit venir de Marseille cette excellente Catherine qui continue encore à présider aux menus de Mlle Dosne.

Voilà le programme des *Petites Annales de Provence*, il est assez vaste pour donner satisfaction aux plus difficiles. Les lecteurs nous diront eux-mêmes s'il répond à leurs aspirations.

LA RÉDACTION.

LES COMMUNES DE PROVENCE

ALLAUCH

La tradition locale, à Allauch, a transmis l'épisode suivant :



D'argent, au croissant entouré d'argent accompagné, en pointe, de trois étoiles de même et, en chef, de deux vols aigres.

Les Sarrasins étaient maîtres du château d'Allauch, lorsque les Gaulois résolurent de les en déloger. Ils entourèrent la place, attendant que la famine forçât les Sarrasins à en ouvrir les portes. Or, ceux-ci n'avaient en ce moment, pour toutes provisions de bouche, que vingt pains; mais ils payèrent d'audace. Pour convaincre les Gaulois qu'ils n'avaient rien à redouter de la faim, ils enfilèrent ces pains à des flèches et les lancèrent dans le camp des assiégeants. Ceux-ci, pensant qu'un pareil gaspillage était une preuve de surabondance de vivres et que, dès lors, les Sarrasins résisteraient longtemps, levèrent le camp immédiatement. Or, ajoute la légende, la lune était

PETITES ANNALES DE PROVENCE

POLITIQUES, HISTORIQUES, ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant tous les Dimanches

Adresser toute correspondance à M. ANTONIN PALLIÈS, Secrétaire de la Rédaction, 15, quai du Canal — MARSEILLE

Abonnements : Un an 5 francs ;

Six mois 3 francs.

Union Postale : Un an 6 francs.

Les Abonnements partent du 1er de chaque mois

Pour la vente et les Abonnements, s'adresser au **DIRECTEUR des PUBLICATIONS POPULAIRES** - 9b, quai du Canal, MARSEILLE.

Les INSERTIONS, ANNONCES et RÉCLAMES sont reçus chez M. ALLARD. 4, rue de Bausset, Marseille.

AUX LECTEURS

Titre, comme noblesse, oblige !

En choisissant celui des *Petites Annales de Provence* nous avons envisagé les obligations qu'il nous impose ; nous en avons compris toute la signification ; nous savons que si l'œuvre à laquelle nous allons consacrer tous nos efforts est saine, les difficultés de réalisation seront nombreuses. Mais nous avons la ferme et intime conviction que *les Petites Annales de Provence* répondent à des aspirations légitimes, latentes ou exprimées, à des préférences très marquées dont il était de notre devoir de faciliter la manifestation et c'est avec confiance, lecteurs, que nous vous en présentons le premier numéro.

Notre but est tout à la fois de synthétiser l'idée de décentralisation, de lui donner un corps et de grouper autour de cette publication tous ceux qui, depuis longtemps, travaillent courageusement à l'émancipation de la province. L'avenir nous dira si nos espérances sont fondées et si nos efforts ont été téméraires.

Ces quelques lignes constituent notre programme, et voici comment nous avons l'intention de le réaliser.

Les *Petites Annales de Provence* s'attachant à tout ce qui révèle l'originalité de la Provence, poursuivront l'initiation des lecteurs à tout ce qui est provençal. Nous voulons faire sous vos yeux l'inventaire de nos merveilleuses richesses ; lire pour vous les légendes que les siècles ont écrites sur les marges de notre histoire ; chercher dans les lignes architecturales de nos monuments, la troublante poésie de leurs symboles ; battre les grandes routes ensoleillées pour y glaner des souvenirs et des traditions et nous reposer quelquefois à l'ombre des pins et des oliviers pour noter, au hasard de la rencontre, les rondes naïves que chantent, en se tenant la main, les petites filles de notre pays.

L'œuvre de décentralisation que nous poursuivons n'étant pas exclusive, nous n'aurons garde d'ignorer systématiquement ce qui peut intéresser le public, l'amuser, le distraire ou l'instruire. La littérature contemporaine aura dans notre publication la part qui lui est due, le livre nouveau sa place, le conte récemment écrit ou édité, son analyse et sa page. Notre but, en effet, est de présenter chaque dimanche à nos lecteurs, une publication qui ait, par le choix de ses articles, chroniques, notes historiques, nouvelles, et les soins apportés à sa composition matérielle, un caractère littéraire et artistique, sans cesser d'être une œuvre essentiellement populaire.

Les *Petites Annales de Provence* s'adressent à tout le monde, aux simples et aux lettrés, aux grands et aux petits, elles ont le droit de frapper à toutes les portes et on peut sans crainte les accueillir en amies au foyer familial, car elles n'oublieront jamais les lois sacrées de l'hospitalité.

Leur désir est de plaire par l'originalité de leur conception ; d'intéresser par leur éclectisme, d'être pour tous une distraction et pour quelques-uns, pour ceux qui savent lire les enseignements du passé, le livre des exemples qui délasse et console.

Les *Petites Annales de Provence* ne négligeront aucun détail de la vie Provençale. A côté d'un article de pathologie dont les lecteurs apprécieront l'originalité, nous placerons les plus curieux proverbes et maximes du terroir, nous les tiendrons au courant du grand mouvement scientifique en leur expliquant les inventions et découvertes nouvelles ; sous différentes rubriques nous les initierons aux connaissances pratiques et domestiques, l'événement de la semaine y sera noté, l'actualité y aura, sous une forme plaisante, ses commentaires. Il n'est pas jusqu'à la cuisine provençale, qui n'y ait sa place marquée. Car elle n'est pas sans importance dans l'ensemble de nos mœurs, cette cuisine provençale dont on se plait à rire à Paris, elle a aussi son influence. A tel point que Thiers, un provençal, celui-là, privé un jour de sa cuisinière, en perdit le boire et le manger jusqu'au moment où, sur le conseil de Mignet il fit venir de Marseille cette excellente Catherine qui continue encore à présider aux menus de Mlle Dosne.

Voilà le programme des *Petites Annales de Provence*, il est assez vaste pour donner satisfaction aux plus difficiles. Les lecteurs nous diront eux-mêmes s'il répond à leurs aspirations.

LA RÉDACTION.

* * * * *

LES COMMUNES DE PROVENCE

ALLAUCH

La tradition locale, à Allauch, a transmis l'épisode suivant :



D'azur, au croissant renversé d'argent accompagné, en pointe, de trois étoiles de même et, en chef, de deux vols accostés.

Les Sarrasins étaient maîtres du château d'Allauch, lorsque des Gaulois résolurent de les en déloger. Ils entourèrent la place, attendant que la famine forçât les Sarrasins à en ouvrir les portes. Or, ceux-ci n'avaient en ce moment, pour toutes provisions de bouche, que vingt pains ; mais ils payèrent d'audace. Pour convaincre les Gaulois qu'ils n'avaient rien à redouter de la faim, ils enfilèrent ces pains à des flèches et les lancèrent dans le camp des assiégeants. Ceux-ci, pensant qu'un pareil gaspillage était une preuve de surabondance de vivres et que, dès lors, les Sarrasins résisteraient longtemps, levèrent le camp immédiatement. Or, ajoute la légende, la lune était alors à son dernier quartier et trois étoiles brillaient autour de son croissant. On n'eut qu'à peindre des ailes pour rappeler les pennes des flèches et les armoiries furent composées.

Je ne sais pas si, historiquement, on peut accepter la légende des pains et du siège d'Allauch par les Gaulois, il y a sur le compte des habitants de cette commune un certain dicton qui les montre comme très partisans de la *croio*, c'est-à-dire enclins à exagérer un tantinet leurs titres de noblesse. Je préfère leur concéder, tout de suite, que c'est dans les temps très reculés de l'âge de pierre qu'il faut rechercher leurs ancêtres. En effet, si les tours qui entourent leurs anciens castrum et constituent les seuls vestiges de leur muraille au moyen-âge, M. Marion, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, a découvert au Encò-de-Botte, un hameau de la commune, des ossements humains de l'âge de la pierre polie et des silex admirablement taillés, en forme régulière, parmi lesquels une scie et des pointes de flèches.

Quelle que soit son origine, quelle que soit l'étymologie de son nom dérivé d'*Allaudium* ou d'ailes, Allauch, placé comme un nid de vautour au milieu des Têtes des Ouides et de Jacob, du Jas de Delui, du Baou de Noué et des Barres du Saint-Esprit, offre aux paysagistes une jolie palette de couleurs originalement disposées sur le fond rubescent des terrains de bauxite de la Tête-Rouge.

Vu de la route nationale n° 8 bis, après le Plan-de-Cuques, Allauch donne, en effet, l'impression d'un bourg oriental, bâti en amphithéâtre ; les clochers de Notre-Dame-du-Château et de l'église, au pied, le cimetière avec ses blanches constructions, les vieilles tours carrées du château et les tours rondes des anciens moulins à vent sur un contrefort de roches dénudées déroutent cependant un peu le touriste. Le caractère d'Allauch reste incertain.

La commune comprend trois sections, Allauch-Ville, le Plan-de-Cuques et le Logis-Neuf, le dernier recensement quinquennal constate qu'elle possède 3.673 habitants.

Allauch-Ville, aujourd'hui, est devenue, grâce à des successives transformations un coin pittoresque des environs de Marseille, le maire actuel, M. Chevillon, député et conseiller général, a réalisé, il y a sept ans, le difficile projet d'adduction d'eau, la canalisation s'étend jusqu'à la Fave, sur la route nationale, à quelque cents mètres du vallon de la Vache et descend jusqu'à la Bourdonnière et au Logis-Neuf. Devant l'Hôtel de Ville, construit en 1821, on a placé une coquette fontaine, les petites rues étroites qui montent toutes dans la direction du château ont une allure propre qui en a modifié la physionomie.

Le territoire d'Allauch s'étend dans la vallée du Plan-de-Cuques et jusqu'à Pichauris et comprend tous ces délicieux vallons qui se dirigent vers la chaîne de l'Etoile. Il y a dans les environs Ners, le *casteou vièi*, le château de la Reine Jeanne où se tenaient autrefois les cours d'amour ; le fameux pin de Carmaillan, sous lequel cent touristes déjeuneraient à l'aise et, dans les environs, de jolies campagnes telles que Fontvieille, la Calèche, Vallon-Vert, La Mimète, Montespín, Carlavan et Mordeou, sur les coteaux duquel le roi René récoltait le petit vin qu'il vendait sous l'étiquette du vin du coteau Cuque, un petit Médoc Provençal.

Allauch est la patrie de Ricard d'Allauch, poète, administrateur du département des Bouches-du-Rhône, qui, mêlé aux affaires publiques lors de la Révolution, devint plus tard président du tribunal civil de Marseille jusqu'en 1812.

On a fait aux habitants une réputation de joueurs et de contrebandiers ; on accusait les habitants de se livrer à la sorcellerie et de jeter des sortilèges, c'est l'explication qu'Achard donnait il y a plus d'un siècle de ce dicton populaire marseillais : *lei masquos d'Alaou*, qui a résisté au temps et est encore employé parfois dans les quartiers du vieux Marseille.

Il y a à Marseille, même, une rue d'Allauch où les habitants de cette commune venaient autrefois apporter les produits de leur petite culture et on raconte que les gamins poursuivaient à coups de pierres les femmes qui venaient acheter de vieilles hardes à Marseille.

Tout cela est de la légende, les habitants d'Allauch sont travailleurs et honnêtes. Allauch est devenu au reste, aujourd'hui, grâce aux communications qui le relie à Marseille un faubourg de la grande ville ; les tramways qui ont leur terminus à la limite de la commune à la Croix-Rouge y pénétreront bientôt jusqu'au Plan-de-Cuques. Allauch-Ville à 10 kilomètres de Marseille et à 233 mètres d'altitude, dominant les vallées de l'Huveaune d'un côté et de Jarret de l'autre, restera peut-être un peu inaccessible à ces facteurs du progrès, on arrivera cependant à faire bénéficier cette petite voisine de Marseille de tous les résultats de la science. Allauch possède le téléphone, le télégraphe, on compte lui donner bientôt l'éclairage électrique. Que lui faut-il de plus ?

L'éclairage électrique ! Le nid d'aigle des Sarrasins jetant au loin sur les coteaux les rayons de ses lampes incandescentes ! Que diront ceux qui dorment là-bas au Co-de-Botte ?

Que si leurs descendants ont continué à avoir de la *croïo*, ils ont réalisé leurs prétentions.

ANTONIN PALLIÈS.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

ÉPHÉMÉRIDES PROVENÇALES

22 avril 1223. — Les Marseillais obtiennent de Robert Helino, seigneur de Beyrouth, l'exemption des droits d'entrée et de sortie pour leurs marchandises.

25 avril 1589. — Mort héroïque de Vautrin. Ce jeune homme, du parti des ligueurs, était chargé de la défense du château de Bouc attaqué par les gens du roi qui avaient ouvert la brèche. On proposa à Vautrin de se rendre, il répondit :

— Mon père me ferait pendre si je me soumettais. C'est ici que je dois mourir pour son honneur et pour le mien.

Au moment où il achevait ces mots, un des parlementaires l'étendit raide mort d'un coup de pistolet.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

LETTRES D'UN PROVENÇAL

Paris, le 20 avril 1894.

Il ne faut pas croire que Paris appartienne aux lanceurs de bombes ; il appartient surtout, en ce moment, aux chevaux.

Nous avons le concours hippique, le polo et les courses du printemps.

Le concours hippique trône au Palais de l'Industrie dans ce hall vitré qui ressemble à une serre gigantesque dont nos élégantes sont les fleurs. Par ces chaleurs précoces, on y étouffe ; mais les dames sont courageuses et, pour exhiber leurs toilettes, rien ne leur coûte ; elles y vont pour être vues et les hommes pour les voir. C'est le rendez-vous de la haute gomme et les chevaux ne sont guère qu'un prétexte. On respire, dans ce lieu de délices, le parfum du crottin combiné avec ce musc allemand favorable aux migraines.

Le polo est une manière de croquet à l'usage des centaures. Non loin du château de Bagatelle, sur une verte pelouse, des cavaliers s'arment d'un maillet au long manche et poussent une boule ; de temps à autre, un coup qui s'égare brise la jambe d'un poney ou la patte d'un joueur, mais ce léger accident anime la partie. C'est le grain de sel de l'imprévu.

Le cheval triomphe surtout à Auteuil ou à Longchamp, et l'on ne saurait croire combien nos contemporains s'intéressent à l'amélioration de la race chevaline.

Le goût des courses est devenu très vif chez nous depuis qu'on y joue, c'est une véritable passion, une rage. Les gens bien informés affirment qu'il serait moins vif, si l'appât du gain ne l'excitait. Tout le monde caresse cette chimère de découvrir un outsider dont la victoire transformera une pièce de cent sous en un billet de cent francs. Comme ce miracle s'accomplit de temps à autre, on espère toujours qu'il se multipliera.

Mettre la main sur ce gagnant, c'est la grande affaire ; comme, autrefois, de trouver la quine à la loterie. Pendant les jours et les heures qui précèdent la course, chacun cherche à deviner juste. Dans les wagons et les tapissières qui emportent des légions de parieurs, chacun a son renseignement ou, comme on dit, son tuyau. La course terminée, lorsque l'interminable file des piétons serpente à travers le bois de Boulogne, des milliers de joueurs expliquent pourquoi tel cheval qui aurait dû perdre est celui qui vous a fait perdre votre argent et l'autre est celui qui a trompé vos espérances.

Dans un rayon assez large autour de Paris, surtout dans les localités où les entraîneurs et les jockeys se groupent autour des haras et des écuries de courses, la passion du pari mutuel sévit avec rigueur. On y forme des syndicats dont les membres se cotisent pour remettre dans les mains d'un ami complaisant une certaine somme. Ils s'associent parfois à quatre ou à cinq pour former une masse de cent sous et payer les frais de leur mandataire. Je connais, dans ce milieu champêtre, un facteur rural qui, chaque dimanche, laisse là sa boîte et sa sacoche de cuir pour aller perdre sur les hippodromes les quatre sous que l'Etat lui alloue ; les habitants ne reçoivent leurs lettres et leurs journaux que le lundi matin. Pendant la semaine, il recueille des tuyaux en faisant sa distribution ; mais, par une fatalité inexplicable, ces tuyaux crèvent plus que toujours. Comme il est l'obligé même, il fait part aux paysans de ses petites combinaisons et les y associe. Grâce à son zèle, le village est ruiné.

Sous le second Empire, on jouait déjà aux courses ; mais le mal faisait de moindres ravages. On ne pariait qu'au pesage et les habitués de la pelouse, d'ailleurs peu nombreux, n'avaient à leur disposition que les grandes voitures, surmontées d'immenses tableaux couverts de chiffres, de la Société des poules. On versait quarante sous, un écu ou un louis et l'on recevait en échange un carton avec un numéro d'ordre. La roue tournait et vous gratifiait d'un cheval quelconque, excellent ou détestable, mais alors, comme aujourd'hui, ce n'était pas toujours le plus digne qui gagnait le prix, et la poule vous réservait plus d'une surprise. Elle avait, en outre, cet avantage de vous garantir contre les combinaisons des propriétaires et des jockeys, le gain ou la perte dépendant du hasard. On les supprima comme immorales et le bookmaker naquit.

Leurs piquets hérissèrent les champs de courses et les badauds eurent toute facilité de perdre leur argent. On voulut leur éviter jusqu'à l'ennui d'un dérangement et leur permettre de se faire plumer tous les jours de la semaine ; de cette préoccupation philanthropique, sortirent des agences de Paris qui fonctionnèrent dans chaque boutique de chaque rue. On mis le jeu à la portée des bourses les plus humbles et, en se cotisant, les pauvres diables purent risquer cinquante centimes par tête sur un cheval toujours sûr de gagner, mais qu'on était certain

d'avance de voir perdre. Ce fut, au tour du veau d'or, une gigantesque sarabande, cuisinières, marmitons, commissionnaires, ramasseurs de bouts de cigares, balayeurs, porteuses de pains, tout le monde joua, selon ses ressources, et tout le monde perdit, sauf les malins qui centralisèrent les enjeux et les roublards qui tenaient les guides.

Jamais on ne vit tant de caissiers infidèles, de garçons de recettes aussi peu empressés de rendre leurs comptes et de banqueroutes lamentables ; il y eut des faillites depuis trois francs et au-dessus. Les philanthropes se voilèrent la face et les moralistes s'indignèrent ; pour les consoler un peu, le gouvernement fit fermer ces innombrables tripots et il fallut, pour perdre son argent ou celui des autres, prendre la peine de se rendre sur les hippodromes ou bien se syndiquer pour y envoyer un commissionnaire. La morale et la philanthropie ne tardèrent pas, d'ailleurs, à recevoir une satisfaction plus sérieuse ; pour conjurer les périls du pari à la cote, on imagina de créer une concurrence : le pari mutuel. On eût, dès lors, deux moyens, au lieu d'un seul, de perdre son argent, et ce fut une grande consolation pour les amis des hommes.

Aujourd'hui, les bookmakers fonctionnent toujours ; mais ils n'ont plus ni le piquet, ni la pancarte. Ils s'arment d'un livre sur lequel ils inscrivent les paris, et si les parieurs continuent à perdre, le diable n'y perd rien.

Au surplus, on joue partout. Les cafés se transforment en tripots, le noble jeu de billard devient le jeu de la baraque, et la poule, autrefois inoffensive, se transforme en une poule de proie qui plume les amateurs de carambolages. Si l'on joue partout, on vole, naturellement, presque partout, car, sur dix fervents de la dame de pique, il y a toujours deux ou trois grecs qui retournent avec art des rois illégitimes. Les wagons ne sont plus très sûrs, depuis que le bonneteur y sévit ou, à son défaut, la petite partie entre camarades. Dans les allées du bois de Boulogne, on se heurte fréquemment, les jours de courses, à un parapluie grand ouvert sur lequel un prestidigitateur fait évoluer ses cartes ou ses dés ; les promeneurs s'arrêtent, regardent, risquent une petite pièce, puis une grosse et cet habile homme finit par prendre leurs écus à la pipée.

On s'est ému de cette épidémie ; mais le remède ? Le joueur joue et jouera partout, même sur le radeau de la *Méduse* où l'on tire à la courte paille pour savoir qui sera mangé, comme dit la chanson. Il est incorrigible : rien ne l'arrête, ni la police, ni la loi, ni la certitude qu'on le triche et le vole. Pour lui, après le plaisir de gagner, il n'en est pas de plus grand que celui de perdre, car la perte est encore une émotion, moins agréable, mais aussi vive que l'autre, et il aime surtout les émotions.

Voilà pourquoi tant de gens s'intéressent à l'amélioration de la race chevaline.

PAUL BOSQ.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

PROVERBES ET MAXIMES

- *Aou mes d'abrieou ti deleouges pas d'un fieou.*
- *Abrieou a trento, quan ploourié trento un farié maou en degun.*
- *Mars ventous, abrieou plouvios fan anar lou bouyé jouious.*
- *Fangos en abrieou, espigos en estieou.*
- *D'abrieou e de may, si saou de l'an lou beu e lou maou.*

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

PAGES RETROUVÉES

LE NIHILISTE

Les derniers incidents et méprises auxquels ont donné lieu les recherches faites par la police pour la découverte d'engins explosifs, nous invitent à placer sous les yeux de nos lecteurs l'amusant récit suivant :

I

En 187., quelque temps avant la mort tragique du dernier csar, un des hommes les plus considérables de l'empire était le prince Michel***, que des raisons de haute convenance ne permettent pas de désigner ici par le nom de sa famille qui est illustre.

Dans un voyage qu'il avait fait chez nous, un peu après la guerre, il avait rencontré à l'une des réceptions de la princesse Lise, cette superbe fille du général de Contremont que le monde parisien, renaissant de ses cendres, connaissait déjà sous le nom de belle Madeleine , et qui était aussi pauvre qu'elle était belle.

Michel fut pris, malgré sa quarantaine accomplie et des intentions formelles de célibat contre lesquelles, depuis quinze ans, toutes les jeunes personnes et toutes les veuves de l'aristocratie russe s'étaient heurtées, comme des bouquets de roses ou de lis contre le blindage sombre d'un garde-côte.

— Mère, dit un soir Madeleine à la veuve du héros de Gravelotte, seras-tu contente si je deviens princesse ?

— Pas tout à fait, car je t'ai faite assez belle pour être reine. Il est vrai que les reines, par le temps qui court !...

De fait, il ne me souvient guère d'avoir rencontré, dans un ensemble aussi parfait, aucun type de beauté humaine. Je la vois encore, l'adorable, un certain soir, à l'Opéra, quelques semaines après son mariage. Il y avait, je gage, à l'orchestre, cinquante spectateurs qui étaient ou avaient été plus ou moins amoureux d'elle, depuis la simple toquade jusqu'à la passion désespérée. Vous jugez comment ceux-là écoutaient la musique. On aurait pu leur donner *Mireille* à la place des *Huguenots* sans qu'un seul d'entre eux eût songé à s'en apercevoir.

Ce fut et ce sera probablement la plus mémorable soirée de la jeunesse de Madeleine. Elle se sentait comme vengée aux yeux d'un sexe qui ne lui inspirait alors que de la rancune, car, parmi ces hommes qui se seraient appauvris, alors, pour être aimés par elle durant une heure, il n'en était pas un qui ne l'eût trouvée trop pauvre, jadis, pour en faire la compagne de sa vie.

Seule, dans la grande loge, avec son mari ; fière, à peine souriante en apparence, mais au fond, vibrant des pieds à la tête de l'excitation du triomphe, elle renvoyait l'admiration comme ses diamants renvoyaient la lumière.

Elle était un superlatif vivant, car elle pouvait se dire :

— J'aperçois ici vingt-cinq femmes qui sont belles ; mais c'est moi qui suis la plus belle.

Ce soir-là, une Américaine bien des fois millionnaire, mais point jolie, faisait, dans sa loge, l'aveu que voici :

— Je ne souhaite pas de ressembler à la princesse Michel, car ce serait trop demander. Mais, seulement pour avoir ses dents, je donnerais mon hôtel des Champs Élysées et tout ce qui est dedans, même mon coffre à bijoux. Avec des dents comme celles-là, on n'a pas besoin d'être jolie. On sourit ou l'on bâille, selon les circonstances, et le monde est à vos pieds.

— C'est-à-dire aux pieds de vos dents, fit un diplomate. Mais j'ai peur que la princesse ne soit destinée à bâiller plus qu'à sourire. Son Excellence de mari n'a pas l'air amusant ni commode. Plus d'une fois dans sa vie, la belle Madeleine regrettera Paris.

II

Non, vraiment, le prince n'était pas commode, même au moment de son mariage. Mais quelques années plus tard, il l'était encore moins ; la princesse était là pour le dire.

Il devait à la coquetterie de sa femme d'être devenu jaloux comme un tigre, et à la faveur du czar d'être devenu ministre de la police. Avouez que ces deux qualités réunies ne sont point faites pour rendre un homme aimable.

Cependant, il avait trouvé moyen d'utiliser ses fonctions publiques au service de sa jalousie privée. C'est ainsi que, chez nous, les petits messieurs des ministères emploient un cuirassier armé jusqu'aux dents. — et même plus haut, — pour solliciter deux stalles au Cirque.

Ce n'était pas des cuirassiers que le prince Michel employait, bien qu'il en eût des quantités à sa disposition. Il avait trouvé plus simple de choisir, parmi les meilleurs sujets de son personnel, le cocher qui conduisait sa femme, et le concierge qui gardait la porte de son hôtel. Puis, comme complément, il avait le *cabinet noir*, — je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous ignorez ce que c'est que le *cabinet noir*, bien qu'il n'existe pas chez nous, évidemment. A quoi cela servirait-il d'être en République ?

Au commencement, l'infortuné ministre avait lu, par douzaines, des déclarations amoureuses adressées à sa femme sur tous les tons et dans toutes les mesures ; parfois même sans mesure. Puis le mouvement s'était ralenti, non que la princesse devint moins séduisante, mais on commençait à se méfier. Ceux qui avaient confié aux postes et aux télégraphes de Sa Majesté leurs espoirs ou leurs plaintes, avaient vu, presque toujours, la mauvaise chance s'attacher à leurs pas sous les formes les plus inattendues et les plus diverses. C'était, comme le disait une de ces victimes, à se demander si la princesse avait le mauvais œil, ou si le prince avait les yeux trop bons.

Bien entendu, les réponses passaient au *cabinet noir*, aussi bien que les demandes, et Son Excellence pouvait se convaincre qu'il était le mari d'une coquette enragée, mais rien de plus, ce dont il éprouvait une satisfaction relative. C'est un soulagement pour qui entend crier : — Au feu ! dans sa maison, de s'assurer que tout se borne à une cheminée mal ramonée.

Quant à faire lui-même le ramoneur, ce pauvre prince n'en avait guère le temps, car la vie du czar lui donnait autant de souci avec les nihilistes, que la vertu de la princesse avec les amoureux.

Aussi, qu'on juge de son effroyable méprise, quand il lut un jour la lettre suivante dont il ne connaissait que trop l'écriture, bien qu'elle ne fut signée que d'une simple initiale :

— Il paraît que l'empereur partira pour Varsovie plus tôt qu'on avait pensé. Tenez-vous donc prêt à vous mettre en route au premier appel, car qui sait quand nous retrouverions une occasion semblable ? Je ne vous ai pas laissé ignorer les difficultés de l'entreprise. Arrangez-vous donc pour réussir du premier coup et sans tâtonner. Vous vous présenterez chez moi comme un ami de la famille voyageant en Russie pour son plaisir. Passez chez ma mère avant de partir. Elle vous donnera pour moi une commission quelconque, et ce sera votre introduction en cas de besoin.

Le malheureux prince n'avait plus sa raison quand il termina cette horrible lecture. Ainsi, cette conspiration qu'il combattait nuit et jour par le fer, par la prison et par l'exil ; cette guerre monstrueuse, impitoyable, de toute une armée de monstres contre un seul homme, il la retrouvait à son foyer. C'était sa propre femme, sa belle Madeleine, qui disait à l'assassin :

— Voici l'heure, soyez prêt !

A quoi bon lutter davantage ? Quelle fatalité armait donc contre cet infortuné souverain l'étrangère elle-même ? Cette femme avait tout : la jeunesse, la beauté, le luxe, l'admiration. Elle nihiliste ! Que lui manquait-il donc ? Quelle rancune la poussait dans le crime, elle aussi, au risque de la paille du cachot qui allait meurtrir ce corps charmant, de la corde de chanvre qui briserait ce cou d'ivoire, de la neige de Sibérie qui glacerait les petits pieds aussi blancs qu'elle ?

— Ah ! pensa l'infortuné, je n'ai point su la rendre heureuse ! Je me suis montré trop jaloux. Elle me hait, et sa haine a trouvé ce raffinement, sublime à force d'horreur invraisemblable. Que fallait-il faire, cependant ? Il pensa à tuer sa femme et à se tuer ensuite, laissant le public imaginer quelque histoire d'amour adultère surpris, car le sujet fidèle aimait mieux ce genre de déshonneur que l'autre. Puis il eut envie d'aller se jeter aux genoux de l'empereur et de tout lui dire, après quoi il disparaîtrait pour jamais avec la coupable.

Le sentiment du devoir l'arrêta. Il tenait le fil du complot ; il fallait en découvrir toute la trame et, pour cela, il suffisait de laisser partir la lettre. De lui-même l'assassin se livrerait. Déjà, le ministre avait le nom de cet homme : Nicholson ! quelque Anglais ou quelque Américain, peut-être, expert en dynamite, ou tout simplement un étudiant russe ayant pris un faux nom.

La lettre partit et, le soir, le prince et la princesse assistaient à l'Opéra, dans leur loge : lui pâle, tremblant de fièvre, vieilli de quinze ans ; elle plus séduisante et plus entourée que jamais.

— Vous êtes malade, Michel ! dit Madeleine en souriant à son mari, dans la voiture qui les emportait chez eux.

— A quoi le voyez-vous ? fit-il d'un air étrangement sombre.

— A quoi ? vous n'avez pas été jaloux, ce soir !

III

Au bout d'une semaine, le ministre de la police dit à sa femme, sans paraître y attacher d'importance :

— C'est jeudi que le csar quitte Petersburg.

— Vraiment ! s'écria-t-elle, à peine troublée de ce qu'elle venait d'apprendre. Les journaux indiquent une autre date.

Il répondit, trompant à dessein la complice de Nicholson, car il avait son plan :

— Oui, on veut dépister ceux qui pourraient avoir des projets coupables.

Puis il parla d'autre chose, admirant au fond la force d'âme de cette créature indigne.

Le jour même, il comprit que sa ruse avait réussi quand on lui communiqua, du télégraphe, cette dépêche, adressée par la princesse on devine à qui :

— C'est pour jeudi, soyez exact.

Bien entendu, le jeudi se passa sans que le csar, ni son ministre n'eussent quitté la capitale. Madeleine était devenue subitement fort inquiète à l'annonce de ce prétendu changement.

Le lendemain, dans l'après-midi, un personnage, richement vêtu, orné d'une rosette énorme, se présenta au palais du prince Michel.

— Que désire monsieur ? demanda, en s'inclinant jusqu'à terre, le concierge *prêté* par la cinquième section.

— Saluer la princesse et lui remettre un message de sa mère. Je suis le docteur Nicholson.

— Fort bien, dit l'homme. Monsieur est attendu, Madame la princesse est en visite chez une amie et a donné l'ordre de conduire Monsieur auprès d'elle. Dans cinq minutes, la voiture sera prête.

Nicholson avait à peine eu le temps d'admirer quelques toiles du salon d'attente, car il était connaisseur, lorsqu'on le fit monter en coupé, où le concierge prit place à côté de lui, sans en demander la permission.

— Drôle d'usage ! pensa Nicholson. Il aurait bien pu monter sur le siège.

Je n'ai pas besoin de dire qu'un quart d'heure après, le soi-disant docteur était dans la meilleure, c'est-à-dire dans la plus solide prison de Petersburg et que, s'il était attendu, ce n'était pas par la princesse.

Dans une sorte de parloir fort maussade, garni d'agents de police armés en guerre, un personnage, qu'il ne connaissait pas, et qui était le prince lui-même, l'interrogea avec une absence d'égards à laquelle le pauvre Nicholson n'était pas habitué...

—C'est une infamie ! criait-il en se débattant. J'arrive de Paris ce matin même. Je n'ai pas dit trois paroles à qui que ce soit et, quand je me présente chez la princesse, on m'enlève comme un voleur !

— Vous connaissez la princesse ? questionna très froidement le ministre.

— Si je la connais ! mais je l'ai presque vue naître. Voici une lettre de sa mère, la veuve d'un grand général. D'ailleurs, je suis citoyen américain et je proteste...

— Fouillez cet homme avec précaution, interrompit le haut fonctionnaire sans avoir l'air d'entendre.

On ne trouva rien de suspect sur Nicholson, rien qu'une mignonne boîte soigneusement enveloppée. Si c'était une machine infernale ! Il fallait avouer, en ce cas, que la science du portatif a fait bien des progrès depuis Fieschi.

Un ingénieur de l'école des torpilles, attaché au ministère pour des occasions semblables, défit le paquet avec les précautions conseillées par la science. Le plus grand nombre des assistants était moins que rassuré et s'attendait à quelque explosion terrible.

Rien d'anormal ne se produisit. Seulement l'ingénieur avait un singulier sourire lorsqu'il tendit la boîte ouverte au prince, qui s'empressa, d'ailleurs, de la mettre dans sa poche après y avoir jeté les yeux.

— Alors, demanda-t-il à Nicholson, vous êtes...

— Dentiste américain, Monsieur, et fort pressé. Je désire retourner à Paris le plus tôt possible. Mon cabinet me réclame.

Cinq minutes après, Nicholson était de nouveau en coupé, ayant, cette fois, pour compagnon le prince lui-même qui le comblait d'excuses.

— Mais, dit le mari de la belle Madeleine, comment se fait-il que je ne me sois jamais aperçu de rien ?

— Excellence, répondit fièrement l'Américain, si vous vous étiez aperçu de quelque chose, les dentiers Nicholson ne mériteraient plus leur réputation.

— Ainsi les dents de la princesse...

— Fausses, mon prince. Encore très jeune, mademoiselle de Contremont fit une chute de cheval qui lui fracassa la mâchoire. J'exécutais alors, pour elle, un des meilleurs appareils qui soient sorti de chez moi. Mais tout s'use, et je venais en ajuster un neuf en votre absence.

Le public n'a jamais connu l'aventure. On remarque seulement que le prince est moins amoureux. O cœur humain !

LÉON DE TINSEAU.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

NAPOLÉON

Au moment où la légende napoléonienne vient d'arborer la scène de Provence, avec la pièce de M. André Chabourne, qu'on représentait ces jours-ci au théâtre des Variétés de Marseille, il nous a paru intéressant de placer sous les yeux de nos lecteurs les sévères appréciations suivantes que nous découpons dans l'ouvrage que l'abbé Joseph Lemann vient de faire éditer à Paris, chez Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte. Cette page est d'une saisissante actualité. Nous sommes en 1814, au lendemain de la rentrée de Pie VII, dans ses états.

Désorganisée, en religion, en politique, au foyer de la famille, dans la transmission des biens, la France et avec elle l'Europe, vont traverser par surcroît, la phase d'altération la plus triste : la désorganisation morale de la personne humaine.

Cette désorganisation, comme les précédentes, a un point de départ qui promettait mieux : l'amour de la gloire.

L'amour de la gloire renfermée dans les bornes de la sagesse et de la modération, n'a rien que d'honnête et de légitime ; et la religion même l'avoue et la consacre. C'est la passion des belles âmes qui estiment assez leurs semblables pour ambitionner de mériter leur attention et leur suffrage par l'éclat de leurs talents ou de leur vertu.

Sous Napoléon la personne humaine est couverte de gloire.

La Révolution Française avait conféré à l'homme le droit civil de parvenir : Napoléon lui apprend à en user et à faire son chemin.

Une force nouvelle extraordinaire vient de s'introduire dans l'histoire : c'est une force spirituelle analogue à celle qui jadis a soulevé les âmes en Espagne au XVI^e siècle, en Europe au temps des Croisades, en Arabie sous Mahomet. Elle surexcite les facultés, elle décuple les énergies, elle transporte l'homme au delà ou à côté de lui-même, elle fait des enthousiastes et des héros, des aveugles et des fous, par suite, des conquérants, des dominateurs irrésistibles ; elle marque son empreinte et grave son mémorial en caractères ineffaçables, sur les hommes et sur les choses, de Cadix à Moscou. Toutes les barrières naturelles sont renversées, toutes les limites ordinaires sont dépassées.

— *Les soldats français*, écrit un officier prussien après Iéna, *sont petits, chétifs ; un seul de nos Allemands en battrait quatre. Mais ils deviennent au feu des êtres surnaturels ; ils sont emportés par une ardeur inexprimable, dont on ne voit aucune trace chez nos soldats.*

Quelle est cette force nouvelle, extraordinaire, qui décuplait ainsi l'énergie française ? La passion de parvenir, éveillée en 1789 et devenue, avec Napoléon, la passion de la gloire. Sur les pas d'un tel chef, elle enfantait, comme dit l'officier prussien, des *êtres surnaturels*. Ils sont célèbres, du reste, les mots dont Bonaparte avait le secret pour passionner, pour entraîner.

Aux troupes qui reculaient sur le pont d'Arcole :

— *En avant ! suivez votre général !*

Au grenadier blessé qui craignait de salir une belle selle toute brodée d'or du général en chef :

— *Va, il n'y a rien de trop beau pour un brave !*

À l'armée de Marengo :

— *Soldats, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.*

En voyant, le matin de la bataille de la Moskova, le soleil se lever sans nuages :

— *C'est le soleil d'Austerlitz.*

Au général Moreau, en lui offrant une paire de pistolets richement ornés :

— *J'ai voulu y faire graver le nom de toutes vos victoires, mais il ne s'est pas trouvé assez de place pour les contenir.*

À un grenadier surpris par le sommeil et dont il montait la garde :

— *Après tant de fatigues, il est bien permis à un brave comme toi de s'endormir.*

Mais ce n'est pas seulement dans les camps que la personne humaine grandissait, elle était dévorée de l'ambition de s'élever, dans toutes les conditions.

En ce temps-là, rapporte un contemporain : un garçon pharmacien, parmi ses drogues, et ses bocaux, dans une arrière-boutique, se disait en pliant et en filtrant que, s'il faisait quelque grande découverte, il serait fait comte avec 50,000 livres de rente. En ce temps là, le commis surnuméraire qui, de sa belle écriture moulée, inscrit les noms sur les parchemins, peut se figurer qu'un jour son nom viendra remplir un brevet de sénateur ou de ministre. En ce temps-là, le jeune caporal qui reçoit ses premiers galons, entend d'avance, en imagination, les roulements de tambour, les sonneries de trompettes, les salves d'artillerie qui le proclameront maréchal de l'Empire.

Il y a donc justice à reconnaître que la personne humaine est emportée d'un beau mouvement à la suite de Napoléon. Mais alors qu'est-ce qui est cause que cette envolée décroît rapidement, se change en chute et aboutit à un brisement final ? Toujours le funeste excès révolutionnaire, compliqué, ici, de l'insuffisance des forces humaines livrées à elles-mêmes.

L'excès fut le malheur de Napoléon. L'empereur a dit : — *Je reculerai pour les Français les limites de la gloire.* Il n'a que trop tenu sa parole. Il les a tellement reculées, que la personne humaine s'y est perdue avec ses sentiments moraux, comme s'est perdue la grande armée avec tous ses équipages, dans les Steppes de la Russie.

Et puis, outre l'excès, n'y a-t-il pas l'insuffisance des forces humaines, dont il fallait tenir compte ? Dans la religion, elles se fatiguent vite. La pauvre nature humaine a ses limites, auxquelles Napoléon ne pensait pas, quand il voulait reculer celles de la gloire. L'élan des forces humaines, avec les Croisades, avait duré deux siècles ; avec Napoléon et l'Empire, il a duré vingt ans.

Sous la double influence de cet excès et de cette insuffisance s'est donc rapidement produite la désorganisation morale que voici :

Du côté de Napoléon, son ambition s'est rendue coupable d'un véritable crime : il a traité constamment la personne humaine comme un moyen, faisant litière de l'homme. Il est défendu, ô César, ce procédé. Il n'y a que les choses privées d'intelligence dont on use comme de moyens, mais il n'est pas permis d'y ranger la personne. Un axiome en morale dit : *Respecte la personne comme une fin, et n'en use jamais comme d'un moyen.* Le dur empereur a toujours voulu l'ignorer. Tout ce qui constitue l'homme dans son âme ou dans son corps devint moyen pour servir son ambition, et fut traité comme tel.

Comme un moyen ce feu sacré qui s'appelle l'enthousiasme.

Napoléon ne l'a pas proscrit mais il a voulu tellement le diriger, qu'il a supprimé tous les grands efforts de l'une au profit d'un seul : celui qui fait bien mourir les armes à la main.

Comme un moyen, quiconque approchait de lui, on devenait un instrument de règne.

— *Ce terrible homme nous a tous subjugués*, écrivait Mollien dans ses mémoires ; *il tient toutes nos imaginations dans sa main qui est tantôt d'acier, tantôt de velours ; mais on ne sait quelle sera celle du jour, et il n'y a pas moyen d'y échapper : elle ne lâche jamais ce qu'elle a une fois saisi.*

Comme des moyens, ses confidents et ses serviteurs.

— *Nous ne nous apparaissions à nous-mêmes*, écrit Mme de Remusat, *en faisant uniquement la chose qui nous était ordonnée, que comme de vraies machines, à peu près pareilles, ou peut s'en faut, aux fauteuils élégants et dorés dont on venait d'orner le palais des Tuileries et de Saint-Cloud.*

Comme un moyen, les vices et les passions de la pauvre humanité.

— *Il cultivait soigneusement chez les gens toutes les passions honteuses...* écrit la même Mme de Remusat, *il aimait à apercevoir les côtés faibles pour s'en emparer. Là où il ne voyait pas de vices, il encourageait les faiblesses, et, faute de mieux, il excitait la peur, afin de se trouver toujours et constamment le plus fort. Il regardait les hommes comme une vile monnaie ou comme des instruments.*

Comme un moyen, la pensée d'autrui.

— *Ce qu'il craint le plus*, disait M. de Broglie, *c'est que près ou loin de lui, on apporte ou l'on conserve seulement la faculté de juger. La pensée est une ornière de marbre de laquelle aucun esprit ne doit s'écarter.*

Comme un moyen, l'existence humaine.

— *Cela m'est égal*, répondit-il en apprenant la mort d'un dévoué serviteur, *il ne m'était plus bon à rien.*

Comme un moyen, la mort.

— Il s'y prit de bonne heure : quatre cents blessés embarrassaient sa marche entre Jaffa et le Carmel ; Bonaparte leur fit donner l'opium. Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Egypte, consulté sur cette terrible question de l'opium, avait répondu *qu'il donnait des soins pour guérir et non pour tuer.* À l'autre extrémité de son règne, lorsque tous les vétérans ont péri, Napoléon n'ayant plus que des recrues, y supplée par un matériel immense ; trois cent mille hommes traînent après eux quatorze cents canons : ces bouches à feu, auxquelles il donnait

une mobilité prodigieuse, dévoraient dans les batailles une masse énorme de ce qu'il appelait *chair* à canon.

Voilà ce que le règne de Napoléon a fait de la personne humaine. Elle était le tas d'argile qui attend la main du potier. S'il y a dans le tas quelques parties dures, le potier n'a qu'à les broyer ; il lui suffira toujours de pétrir ferme. L'écriture, comparant Dieu à un potier, dit que dans l'argile dont il fit l'homme, il souffla l'âme ; le potier de la Révolution l'en a retirée.

Sous le manteau de gloire que Napoléon lui a jeté sur les épaules, la personne humaine a donc été amoindrie. Il faut reconnaître toutefois, qu'elle s'y est prêtée.

En effet, dans le principe, au début de la déclaration des droits, il y avait de l'idéal dans cette pensée : faire son chemin. Mais sous l'Empire, à partir de 1808, l'idéal a, peu à peu, disparu, et désormais ce qui va faire le fond des caractères en France et ailleurs, c'est la passion de parvenir pour jouir. Il ne s'agit plus que d'avancer vite, et par toutes les voies belles ou laides. Sur cette pente, on glisse vite et bas ; chacun songe à soi d'abord ; l'individu se fait centre. Aussi bien l'exemple est donné d'en haut. Est-ce pour la France ou pour lui-même que Napoléon travaille ? Tant d'entreprises démesurées, la conquête de l'Espagne, l'expédition de Russie, l'installation de ses frères et parents sur des trônes nouveaux, le dépècement et le remaniement continu de l'Europe, toutes ces guerres incessantes et de plus en plus lointaines, est-ce pour le bien public et le salut commun qu'il les accumule ? Lui aussi que veut-il, sinon pousser toujours plus avant sa fortune ?

Il est trop *ambitionnaire*, disent ses soldats eux-mêmes ; pourtant ils le suivent jusqu'au bout : — Nous avons toujours marché avec lui, disaient les vieux grenadiers qui traversaient la Pologne pour s'enfoncer dans la Russie ; nous ne pouvions pas l'abandonner, cette fois-ci, le laisser aller seul. Mais d'autres, qui le voient de plus près, les premiers après lui, font comme lui, et, si tant qu'ils soient montés, ils veulent monter encore plus haut, à tout le moins se pouvoir, tenir dans leurs mains quelque chose de solide. Massena a amassé 40 millions et Talleyrand 60 ; en cas d'écroulement politique, l'argent reste. Soult a tâché de se faire élire roi de Portugal, et Bernadotte trouve le moyen de se faire élire roi de Suède...

On connaît ces paroles du maréchal Marmont :

— Tant qu'il a dit : — *Tout pour la France*, je l'ai servi avec enthousiasme. Quand il a dit : — *La France et Moi*, je l'ai servi avec zèle. Quand il a dit : — *Moi et la France*, je l'ai servi avec dévouement. Il n'y a que quand il a dit : — *Moi sans la France*, que je me suis détaché de lui.

Bref, Napoléon a introduit dans la société nouvelle, conclut Taine, comme moteur central, comme universel ressort, le besoin de parvenir, l'émulation effrénée, l'ambition sans scrupules, l'égoïsme tout cru, en premier lieu son propre égoïsme : est-il surprenant que ce ressort, tendu à l'extrême, détraque, puis démolisse sa machine.

— Si j'étais revenu vainqueur de Moscou, j'eusse amené le pape à ne plus regretter le temporel, écrivait Napoléon à Saint-Hélène, j'aurai dirigé le monde religieux, ainsi que le monde politique. Mes conciles eussent été la représentation de la chrétienté et le pape n'en eût été que le président.

JOSEPH LEMANN.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ *

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le retour des sauterelles en Provence nous remet en mémoire un moyen bien inoffensif qui fut expérimenté en l'année 1616 pour chasser ces rongeurs de nos plaines de Camargue. Bouche, l'historien, en donne le récit suivant :

— Le mois de *may*, il arriva en *l'isle* de la Camargue, terroir d'Arles en Provence, une si grande quantité de sauterelles, qui ravageaient les blés, fermes et les herbages, et faisaient d'autres si grands dommages, qu'à la réquisition du peuple, Messire de Gaspar du Laurens, archevêque d'Arles, fut contraint de recourir aux prières et exorcismes de l'Église : et après avoir fait un procès-verbal des dommages que ces bêtes avaient faits en tout le terroir, et avoir procédé par la voie juridique en semblables cérémonies, il se prit à les exorciser, et à leur faire commandement de *vuider* ce terroir. Et comme autrefois les sauterelles d'Égypte, à la prière de *Moyse*, allèrent se noyer dans la Mer Rouge : de même *celles-cy*, après les exorcismes de l'Église, prirent leur vol, et allèrent se noyer visiblement dans les étangs des terroirs d'Istres et de Martigues le long de la mer.

On a vendu cette semaine une importante collection de tableaux et de dessins provenant de la succession de Mme Ingres.

Un grand dessin d'Ingres à la mine de plomb et à l'encre de Chine, l'*Apothéose d'Homère*, a été adjugé à 13,000 francs.

Un tableau du même, la *Vierge à l'hostie*, a été payé 6,500 francs. Un autre *Saint-Symphorien*, 3,050 francs.

Un petit tableau d'Eugène Delacroix, et pas de ses meilleurs, a été adjugé à 4,300 francs.

Deux tableaux de Chaplin, *Avant le bain* et *Après le bain*, ont obtenu, le premier 3,250 francs et le second 3,200 fr.

La *Bûcheronne*, de Diaz, une des œuvres les plus importantes du maître : 17,500 fr.

Le *Moulin à vent*, de Jules Dupré : 11,600 fr.

Le *Joueur de flûte*, de Jacquet : 4,200 fr.

On vendait aussi quelques marbres.

Le *Triomphe d'Ariane*, de Clésinger, a été acheté 4,000 fr.

L'ensemble de la vente a atteint environ deux cent cinquante mille francs.

Il est question de transférer à Lyon, au mois d'octobre, la réunion du congrès de chirurgie, qui se tenait d'habitude à Paris.

Les membres de l'Association française de chirurgie, consultés, se sont prononcés en majorité pour l'affirmative.

Nos Provençaux au Salon.

Alphonse Moutte : *Les chercheurs d'Esques* - Garibaldi : *Le Vieux Port de Marseille* - Casile : *Le Rhône à Lyon* - Victor Coste : *Effet de matin* (marine) - Th. Decanis : *Paysage* ; Adolphe Gaussen : *La Pointe Rouge*.

Alphonse Daudet prépare pour être très prochainement édité, les *Mémoires d'un paysan*. Ce livre n'est que la traduction de *Memòri d'un gnarro*, du grand prosateur Baptiste Bonnet, ancien valet de ferme qui apprit à lire et à écrire au régiment. La plupart des journaux de Provence ont fait connaître également les chansons et poésies de Baptiste Bonnet.

* * * * *

La Chapelle Blanche

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit, dis encore !

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs ; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot, en attendant le

souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendait ses mains à la flamme pétillante et claire. Et ses mains et sa figure rose étaient toutes roses, et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue, sur le grand feu de sarments la marmite chantait, et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau.

— Oh ! dit Suzon, il y a des cierges tant et tant, qu'on se croirait au paradis... Et puis, on chante des cantiques si jolis, si jolis !... Et puis, il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh ! belles !... et couché sur la paille ; et la sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot, tout en rouge ; et puis les bergers avec beaucoup de moutons... Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habit de soldat, avec de grandes barbes... et ils apportent à l'enfant Jésus des choses... ah ! des choses !... Et puis les bergers lui apportent du boudin. Et alors les bergers, et les rois Mages, et M. le curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons demandent à l'enfant Jésus sa bénédiction... Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'enfant Jésus...

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit, et peut être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini :

— Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

— Tu es trop petit, fit la mère qui entra. Tu iras quand tu seras grand comme Suzon.

— Je veux ! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

— Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit, sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

— Je veux ! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

— Qui est-ce qui dit : je veux ? fit une grosse voix.

C'était le père, Pierrot n'insista pas. C'était un enfant très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir, quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table, Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait...

— Suzon, va coucher ton petit frère !

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge, où il y avait une armoire et même une commode avec un dessus de marbre ; au mur dans un cadre, un ouvrage de petite fille, un carré de canevas où Suzon avait marqué avec du coton rouge et bleu les vingt-quatre lettres de l'alphabet, un pot de fleurs, un clocher et un chat ; au bas du lit des parents, une descente de lit représentant des roses qui ressemblaient à la fois à des pivoines et à des choux ; en face des deux petits lits du frère et de la sœur, entourés de rideaux de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette :

Tu verras, dit-elle, comme c'est jolie la messe de minuit, dans la chapelle blanche.

Pierrot ne répondit pas.

Il ne s'endormit point. Il ne voulait pas dormir et restait les yeux grands ouverts.

Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine, puis la voix aiguë de Suzon annonçant, dans un vieil almanach, les *Crimes de la bande d'Orgères*. A un moment, il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entrouvrit ses rideaux, se pencha sur lui... Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin, il entendit qu'on sortait, qu'on fermait la porte, puis le silence...

Alors Pierrot descendit de sa couchette.

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers ; et quoique ses petits doigts se fussent donnés beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas et accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse : de sorte que le petit pied mal chaussé n'entrait qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, boitillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse.

Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clef. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable.

Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva et, tirant sur sa corde, vint lécher les mains de Pierrot en faisant mée ! d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

— Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu, faire, si petit, dans tant de neige ?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toiles d'araignée, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.

Tout était blanc de neige, la route, les buissons et les arbres clos. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la balle légère qui secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles ; ses petits sabots s'alourdissaient de neige ; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'enfant Jésus et la Vierge et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait ; elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant ses petits pieds pesaient comme du plomb ; ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal. La neige lui entrait dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toute mouillées.

Une pierre le fit tomber ; un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes :

— Maman ! maman !

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis !

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin-clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et, comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui, s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche...

L'église, grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

— Venez, divin Messie...

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église. La grande fenêtrée ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait... Les voix chantaient :

J'entends là-bas dans la plaine

Les anges descendus des cieux...

Petit Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup, il tomba au pied d'un buis encapuchonné de neige ; il tomba les yeux clos, subitement endormi et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent :

Il est né le divin enfant !

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies...

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.

JULES LEMAITRE.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

Pathologie provençale

Pathologie est un terme banal, qui se trouve dans les dictionnaires les plus élémentaires. Tout le monde connaissant la signification exacte de ce mot, venu du grec *Pathein* (souffrir) et *Logos* (discours) mon titre n'aurait pas besoin d'être expliqué s'il ne comportait pas un adjectif. Or, j'inscris en tête de cet article *Pathologie Provençale* et non pathologie tout court. Cela viendrait-il dire qu'il existe une pathologie spéciale pour les Provençaux ? non.

Mes compatriotes, possédant des organes semblables à ceux des Normands, des Bretons, des Bourguignons ou des champenois, sont exposés aux mêmes troubles fonctionnels de ces organes.

Si du nord au midi, tous les Français sont égaux devant la loi, du midi au nord l'égalité s'affirme mieux encore devant les maladies. Les citoyens de France empoignés par la fièvre ne diffèrent que dans la façon de nommer leurs misères physiques. Les maux, petits ou grands, que l'on appelle sur les bords de la Seine ou de la Marne *cor*, *verrue*, *orgelet*, *oreillons*, *rougeole*, *érysipèle*, les méridionaux riverain de la mer bleue, du Rhône, de la Durance ou du Var les nomment *agacin*, *barrugo*, *arjuèi*, *cournudos*, *sunepien*, *oousipèro* : voilà toute la différence.

C'est parce qu'elle désignera les maladies par les termes usités en langues de Provence que ma pathologie usuelle est dite *pathologie provençale*.

Avant de devenir médecin journaliste à Paris, j'étais médecin praticien en un village du Var, flanqué de plusieurs gros hameaux, dont j'ai pédestrement suivi tous les sentiers, de bastide en bastide, la nuit comme le jour. Bien qu'il y ait longtemps de cela, je me souviens des difficultés sérieuses que nous éprouvions parfois, mes clients et moi, pour arriver à nous bien comprendre. Tout provençal que je suis, j'ai dû faire un long apprentissage avant de m'assimiler la valeur exacte des termes populaires employés pour désigner nombre de maladies, de symptômes, de causes ou de traitements. Aujourd'hui cette nomenclature spéciale des maux et des remèdes m'est bien connue et je veux en faire profiter les abonnés des *Petites Annales de Provence*.

En un style familier, j'ai rédigé une série de petites monographies médicales sans prétention, propre à former un guide de la santé à la portée de tout le monde. Je l'offre avec confiance aux familles méridionales, qui y trouveront toujours quelque conseil curatif et préservatif utile. Je l'offre même aux médecins, mes confrères, qui pourront parfois y rencontrer une interprétation propre à les aider dans le délicat interrogatoire et la minutieuse investigation qui précèdent le diagnostic.

ABAUTIMEN. — *Abautimen* signifie évanouissement ou défaillance. Au temps où la saignée du bras était une pratique courante en Provence — il y a de cela moins d'un siècle — on entendait dire d'une femme trop impressionnable : *poou pas veïré la lanceto sens 'avé l'abautimen*.

ABLASIGA ou **ABRIGA.** — Se dit d'un individu exténué par une grande fatigue physique. On a fait grand bruit, il y a quelques années, à propos du surmenage intellectuel des écoliers ; m'est avis qu'on n'a pas assez parlé du surmenage corporel, trop commun chez les petits propriétaires-agriculteurs. À ces travailleurs forcenés des champs ce proverbe significatif est applicable : *D'un varlet s'es vougu passa : S'es abriga*.

ABOUDENFLI ou **BOUDENFLI.** — Action de se gonfler, d'augmenter de volume. Les maladies organiques des reins produisent généralement le gonflement des pieds et des jambes. Dans l'hydropisie abdominale ou ascite, la sérosité accumulée dilate le ventre d'une façon telle, qu'il faut garnir le lit de cerceaux pour tenir élevés les draps et les couvertures qui, sans cette précaution, étoufferaient le malade. Découvrez le porteur de cette malheureuse bedaine et vous l'entendrez dire strictement : *va, vias, siou boudenfle*.

ACARNASSI. — Qui est habitué à se nourrir exclusivement de viande. *Leis gens de vilo soun troou acarnassi, leis gens de villàgi va soun pas proun* cela revient à dire que le régime carné n'est pas parfait et que le végétarisme ne vaut pas mieux. En matière d'alimentation il faut se rappeler que l'organisme a besoin de deux ordres de matériaux, ceux qui donnent la force vitale et ceux qui la régularisent.

ACIDEN ou **AUCIDEN.** — Ce mot, que la Sinse écrit *ooucident* (*lou pichoun agué poou de l'esquignado* et *leïs ooucidents l'aganteroun*) est un des plus malheureux de la langue de Provence, parce qu'il possède une élasticité déplorable : On l'applique à l'épilepsie ou mal de la terre, au tétanos, à la chorée ou danse de Saint-Guy, à certaines manifestations de l'hystérie, etc. il doit s'entendre en réalité des convulsions particulières à l'enfance, dont tout le monde a peur, les médecins compris, à preuve ces vers — plus riches d'émotion que de lyrisme — du Docteur Marchal de Calvi :

Oh ! la convulsion ! Épouvante des mères !
Pourvoyeuse de deuils et de larmes amères !
Les sanglots qu'engendra ce mal insidieux
Couvriraient tous les bruits de la terre et des cieux.
Ah ! qu'elle fait creuser de fosses ! Que de planches
Elle fait ajuster ! C'est nos colombes blanches
Qu'il faut, à ce monstre, et nos fruits dans les fleurs,
Et nos petits agneaux tout baignés de nos pleurs,
Et les fronts adorés, chargés de nos caresses
Et le plus pur, enfin, des plus pures ivresses.

Trêve de poésie et voyons la vérité nue. Les convulsions constituent une maladie infantile intermittente, grave, arrivant le plus souvent tout d'un coup et surprenant le bébé en pleine santé, s'annonçant quelquefois par des troubles divers.

De la convulsion voilà les symptômes : Le visage blêmit un instant, ensuite il prend une teinte livide asphyxique (*lou pichoun vèn negre*) ; Les yeux remontent comme s'ils devaient regarder le front (*l'uei es trevira*) ; Les muscles du cou, des membres et du tronc se contractent, la respiration semble arrêtée et la suffocation paraît imminente.

Cela dure de quelques secondes à quelques minutes, puis la raideur est interrompue par des secousses, d'intensité variable, produisant des mouvements saccadés de la tête, des bras, des jambes et aussi des muscles de la face ; il en résulte trop souvent des grimaces horribles qui sont un des plus douloureux spectacles imposés à la famille. Tant que l'accès n'a pas prit fin, il y a abolition absolue de l'intelligence car les plus tendres caresses ne produisent aucun de leurs doux effets accoutumés.

Dès que le visage reprend son expression habituelle et sa coloration normale, l'agitation cesse, la respiration se rétablit, l'enfant reconnaît ceux qui l'entourent, leur sourit et s'endort d'un bon sommeil réparateur.

Quelles sont les causes des convulsions ?

On en connaît beaucoup, bien qu'on ne les connaisse pas toutes. Le travail de la dentition et la présence des vers intestinaux passent pour les plus importantes, surtout en Provence ; il faut donc surveiller l'évolution maxillaire des bébés et chasser les parasites de leur intestin, mais il n'est pas nécessaire de condamner tous les marmots indistinctement à vider la fiole amère nommée *lou controver* qui se débite dans nos villages avec accompagnement de cornet à pistons. Parmi les autres causes de convulsions il convient de noter : le sevrage trop brusque, les chutes et les coups, les températures extrêmes, l'impression d'une lumière trop vive ou d'un bruit trop retentissant, la frayeur, la colère et les intoxications. Au nombre des poisons susceptibles de tordre les membres des nourrissons, n'oubliez pas que le mets le lait des nourrices qui s'alcoolisent.

Pour les enfants qui vont à l'asile ou à l'école, je signale parmi les causes morbides la fatigue nerveuse exagérée due à une fable trop longue ou à un problème trop précoce ; pour tous les enfants sans exception j'insiste sur un facteur étiologique dont on ne se méfie pas suffisamment, la malpropreté. On a écrit à satiété qu'il suffisait parfois d'un pli du maillot pour faire naître la secousse musculaire on n'a pas assez dit que le maillot doit être net et plus net encore l'emballoté.

Comment guérit-on les convulsions ?

Je n'ai pas à m'en occuper ici et voici pourquoi : les praticiens les plus habiles éprouvent souvent beaucoup de difficultés pour distinguer les convulsions proprement dites des accidents nerveux analogues qui précèdent diverses maladies telles que la méningite ; leur diagnostic posé, les médecins les plus expérimentés tâtent doucement la susceptibilité organique du sujet et ils n'instituent un traitement actif qu'après en avoir bien mesuré la valeur et l'opportunité. De cette opportunité et de cette valeur la famille ne peut pas être juge, elle doit s'abstenir et prendre l'avis du docteur. Les bonnes femmes qui se mêlent de traiter les convulsions de l'enfance ne font jamais du bien et elles font souvent du mal. Souvenez-vous-en, chères mamans, et ne perdez pas la tête, si vous avez le malheur d'être visitées par le monstre. Ne criez pas, ne laissez pas les voisines envahir la chambre, repoussez tout breuvage dont on voudrait mouiller la bouche de l'enfant, n'acceptez ni tisane, ni sirop, ni élixir. Otez les vêtements qui gênent, faites sauter les boutons qui étranglent, coupez les liens qui compriment, couchez le malade avec la tête un peu élevée, donnez-lui de l'air pur et appelez le médecin. En attendant sa venue, je vous permets d'appliquer des sinapismes aux pieds, de mettre une compresse froide sur la tête et de frotter les bras et les jambes avec quelques

gouttes de vinaigre, d'alcool camphré ou d'eau de Cologne, mais je ne peux pas permettre autre chose et je condense mon avis en cet aphorisme final : En l'absence du docteur, rien dans la bouche, rien sous le nez.

— Ce que l'on nomme convulsion en français et *aouciden* en provençal constituant, en définitive, une perversion fonctionnelle qui est à la motilité ce que le délire est à l'intelligence, selon l'ingénieuse comparaison de Vidal, il est facile de comprendre qu'aucun âge ne soit à l'abri de cette sorte de folie musculaire intermittente. L'histoire pathologique en a enregistré quelques cas curieux, tels que celui de Bayle, dont les membres se contractaient lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant du robinet, et celui de Voltaire qui avait des convulsions une fois par an, le jour de la Saint-Barthélemy.

Dr. FÉLIX BREMOND.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _

Petite Correspondance

Les Petites Annales de Provence se feront un plaisir, sous cette rubrique, de répondre aux questions qui leur seront faites par lettre signée et à l'adresse du Secrétaire de la Rédaction, 15, quai du Canal, Marseille.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _

CURIOSITÉS DE PROVENCE

LES ARÈNES D'ARLES



25. - ARLES. — Les Arènes - Vue extérieure

C'est une vieille belle, cette Arles de Constantin. Les grands bourgs batailleurs du Vaucluse et du Gard racontent des sièges soutenus, des famines subies. Elle, la vieille romaine, dit ses amours et ses splendeurs passées. Et, de fait, malgré la décrépitude présente, on sent que des fleurs ont plu sur elle, jadis. Beaucoup l'ont aimé, et non point des poèteaux chanteurs de vétilles, mais des grands du monde qui ont écrit sur les marbres leurs noms vantés.

Ligurienne d'origine, remarquée par César et adoptée par Rome, elle grandit. Les empereurs la comblèrent, faisant ouvrager pour elle les arènes, ce diadème, lui donnant aussi de belles réjouissances de martyrs égorgés. Elle eut son théâtre construit par des artistes grecs ; elle eut ses flottilles de trirèmes à ses pieds, dans le Rhône, son peuple d'utriculaires sur les étangs et l'hommage de tous les peuples connus. Constantin, pour elle, oublia Rome, la faisant riche, lui donnant des sobriquets câlins. Quand les Barbares vinrent, elle était belle encore et les rudes rois francs, eux aussi, l'aimèrent. Au moyen âge, elle s'embéguina, comme il convenait, se couvrant d'amulettes pieuses, prise de dévotion sur le retour. Maintenant c'est une vieille, ne vivant guère que sur son passé.

A une ville semblable, demeurée ancienne et romaine par tant de côtés, une effigie était nécessaire, qui en exprimât la physionomie propre que lui ont imprimée les âges. Cette effigie, c'est un monument beau entre tous, les arènes ; effigie parlante qui dit mieux que quoi que ce soit quel fut le peuple qui l'édifia, avec son génie, ses aspirations, ses goûts, toutes choses, qui, en dépit de tant de siècles, demeurent encore intactes ou frustes, enterrées ou en lumière, comme ces pierres dans lesquelles elles se sont figées. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur cet amphithéâtre, sur ces gradins en cascades serrées, dans ces caves sinistres où rugirent des fauves, pour se faire une idée de l'état d'âme de ce peuple auquel la soulerie du plaisir inspirait de ces raffinements grandioses. De même que, de nos jours, dans ces mêmes arènes, il est aisé de reconnaître, à l'enthousiasme de la foule, à la griserie que suscite la vue du sang, les mêmes signes de race, le même ferment ancien, affaibli peut-être, mais toujours vivant, qui a fait commettre aux vieux ancêtres de si invraisemblables et suggestives folies.

Et pourtant, dix-huit siècles au moins ont passé sur les flaques sanglantes. Car, bien que les opinions diffèrent au sujet de la date de la construction des arènes, il semble logique, avec M. Jacquemin qui a fait de la question une si précieuse étude, de les faire remonter à l'époque de Caligula ou d'Adrien. Elles ont donc connu l'ère sanglante dans sa plus effroyable phase. On sait quelle folie suscitaient à Rome les massacres du cirque. Les empereurs, qui en avaient donné le goût, durent les encourager par tous les moyens. Claude venait au cirque dès la première heure et ne quittait même pas sa loge alors que la foule s'écoulait aux heures des repas. Et plus tard, quand des esprits mieux équilibrés tentèrent de s'opposer à ces tueries, ils eurent l'opinion ennemie et durent céder devant les murmures. Aussi, non seulement l'Italie, mais l'Allemagne, la Gaule, l'Espagne se couvrirent d'amphithéâtres où les colons de Rome purent retrouver les divertissements de la patrie éloignée. C'est à cela que nous devons les arènes d'Arles. L'histoire n'est pas très explicite en ce qui touche les massacres dans ce cirque ; on ne sait pas au juste si des chrétiens y furent exposés. Mais ce qu'affirment les témoignages nombreux, c'est qu'il s'y livra longtemps des combats de gladiateurs et que c'est là que Constantin, le visionnaire Constantin des Alyscamps, livra aux bêtes soixante mille Bructères vaincus, dont le massacre dura plusieurs jours. L'écroulement de l'empire mit fin à la saignée ; et puis arriva l'époque ténébreuse et bouleversée. Vers la fin du VIII^e siècle, ce monument, comme tant d'autres, se transforma en forteresse devant les Sarrasins. Les portes furent murées, des tours s'élevèrent dominant l'ouvrage, une petite ville de guerre aligna ses ruelles dans le vieux cirque. Plus tard, après qu'eût été dévasté le faubourg de Trinquetaille (*Tranchare taillare*), les habitants vinrent chercher un abri, contre le colosse. Les arènes, dès lors, disparurent presque sous un recouvrement de maisonnettes et de masures habitées par une population étrange, les *arénois*, très spéciale, se distinguant par des habitudes spéciales et surtout par une fierté bizarre qui les poussait à se croire les descendants directs des romains. La peste, à plusieurs reprises, fit des trouées affreuses dans cette ruche. Ces maisons existaient encore au commencement du siècle et ce n'est qu'en 1846 qu'elles furent détruites en vue de la restauration du monument.

C'est un des plus beaux du genre, après le Colysée et le plus vaste de tous ceux que les Romains ont élevés dans les Gaules. C'est une énorme couronne de pierres, à deux rangs d'arcades soutenues, celles du bas, par des pilastres doriques, celles du haut par des colonnes

d'ordre corinthien. Le couronnement ou attique a disparu complètement lorsque le cirque, ayant été converti en forteresse, on a dû sacrifier bien des choses pour la facilité de la défense. L'ellipse immense que le monument dessine, orientée suivant les quatre points cardinaux, mesure 140 mètres sur son grand arc et 103 sur le petit. Quarante-trois rangs de gradins s'échelonnent en pente raide. Lorsque les affiches de pourpre et les crieurs avaient annoncé une belle journée de sang, trente mille spectateurs se trouvaient là à l'aise : les magistrats et les princes dans leurs loges de pierre, les chevaliers dans leurs circonscriptions réservées, et les esclaves dans l'olympé. Toute cette foule, préservée contre les bonds des fauves par l'élévation du *podium* et par la grille de fer sur laquelle des cylindres de bois ou d'ivoire, mobiles au poindre contact, ne donnaient pas prise aux griffes qui tentaient de s'y accrocher. Bien peu de choses restent maintenant de tout cela, car c'est l'intérieur du cirque qui a le plus souffert. Mais ce qui demeure, malgré tout, c'est l'impression produite par le monument qui a l'écrasante grandeur des constructions de Rome et qui donne la vision troublante des choses évoquées. Et ce qui n'a guère changé non plus, c'est l'enthousiasme qui y règne au jour de ferrade, alors que quelque affiche bruyante a mis dans les arènes la ville et la campagne, amenant tous les environs en beaux costumes, les *chatounes* de pays, les gardians de Camargue, tout le terroir. Ce jour-là, la foule est soule, soule de soleil, soule de gaîté, surexcitée par l'air des arènes énervant comme un ciel d'orage. C'est ainsi qu'on devait y courir jadis. Sur les gradins couverts de peuple, ce devait être la même tempête ; les femmes y devaient avoir le même affolement, ces blanches romaines aux sourcils unis dont les Arlésiennes d'aujourd'hui ne sont qu'un moulage fidèle. Car c'est parmi elles qu'on retrouve ces têtes de brunes vantées dont la peau a la crémeuse blancheur d'un cosmétique à la Poppée ; où les lèvres d'un ourlet fort semblent avoir été découpées dans une bordure de toge. Le costume lui aussi est resté semblable, d'une ampleur antique avec le *droulet* bordé de fourrures, et le *pluchon* et les lourds bracelets semblables à des anneaux de boucliers. Avec leur beauté antique et leur proverbiale coquetterie, elles sont restées païennes quoique chrétiennes ou du moins la délimitation est imprécise comme dans leurs *chapelles*, où le tour de gorge de tulle est si vague et fondu que l'on se demande si c'est du tulle fait chair ou de la chair faite tulle. Elles aussi, devant un gladiateur terrassé, elles auraient baissé le pouce, curieuses, de voir comment ça fait le sang quand ça coule...

Après dix-huit siècles, l'oranger, greffé jadis de grenadier, donne encore dans ses fruits des filets de sang.

ÉDOUARD MONGE.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _

Le Conventionnel Barbaroux

On se souvient que, dans la journée du 4 avril 1871, un boulet tiré du fort Saint-Nicolas sur la préfecture avait décapité la statue de saint Trophime, qui se trouve sur la façade du monument à l'angle de la rue Montaux. Saint Trophime ne pouvait pas rester ainsi éternellement mutilé et ressembler à saint Denis ou à saint Aphrodise. Le conseil général des Bouches-du-Rhône, dans sa session d'août 1893, a décidé que la statue de saint Trophime ne serait pas réparée, mais qu'elle serait remplacée par celle du conventionnel Barbaroux. C'est notre compatriote et ami, le sculpteur Stanil-Clastrier, qui a été désigné par le concours pour faire revivre dans la pierre les traits du célèbre conventionnel.

Dans l'admirable floraison de grands hommes que la Révolution mit en lumière, parmi tous ceux que Marseille, la terre féconde en renommée produisit, Barbaroux est une des plus pures gloires dont s'honore notre pays.

Né à Marseille le 6 mars 1767, Barbaroux (Charles-Jean-Marie), fit de solides études chez les Oratoriens de cette ville, ces Oratoriens dont le couvent absolument rasé aujourd'hui, s'élevait sur l'emplacement de la rue de la République actuelle. Les sciences le tentaient ; il s'y consacra avec ardeur, entrant en relation avec Franklin, et écrivant quelques études scientifiques, entre autres son mémoire qui nous est parvenu sur les volcans éteints des environs de Toulon. Mais là n'était pas sa voie. Ses parents se firent, pour ainsi dire, les complices de cette destinée qui devait faire de lui un des hommes les plus utiles à sa cause et à son pays, mais qui, une fois l'effort donné, devait briser, avec tant d'autres, ce ressort devenu inutile désormais. On voulait faire de lui un avocat. Il fit son droit et se révéla tout de suite par des plaidoyers remarquables. Son heure allait venir ; elle pouvait venir : il était prêt.

Dès que la Révolution éclate il est nommé secrétaire de la commune de Marseille. Arles se soulève en faveur de la royauté, il est de ceux qui contribuent à la pacification de la ville. Enfin, il est envoyé à l'Assemblée législative comme député extraordinaire. A peine à Paris il se lie avec les Jacobins, rencontre Vergnaud, Gensonné, Brissot, se lie intimement avec Roland. Il prend une part active à la journée du 10 août, ce qui le fait nommé président de l'Assemblée électorale et ensuite membre de la Convention.

C'est la phase la plus admirable de sa vie. Avec un courage qu'il payera de sa tête plus tard, il s'attaque à l'extrême gauche, dénonce Marat et Robespierre, demandant la mise en accusation des auteurs des massacres de septembre. Mais ce vaillant est un sage ; savant économiste, il s'oppose à l'emprunt forcé d'un milliard, vote contre la taxe des grains. Lors du procès du roi, ce révolutionnaire ne pouvait sacrifier son idée à des scrupules, il vote pour la mort, seulement avec l'appel au peuple. Cette restriction finit de lui aliéner la Montagne. Après les journées de mars il est arrêté mais il s'enfuit.

C'est la phase sinistre, la dernière. Dans le nord, il soulève quelques départements, mais les 4 ou 5000 hommes qu'il entraîne sont taillés en pièces. Avec quelques compagnons il gagne les environs de Bordeaux où il est surpris dans les grottes de Saint-Emilion. Il se tire alors deux coups de pistolet qui lui laissent juste assez de vie pour monter à l'échafaud le 7 messidor de l'an II. Il avait 28 ans.

Dans un de ses plus entraînants discours, il avait dit : — Je n'aurai de repos que lorsque les avanies seront punies, les vols restitués, les dictateurs précipités de la roche Tarpéienne.

On peut dire qu'il a tenu parole : à nous de nous en souvenir.

L'œuvre de Clastrier, dont il nous a été permis de voir la maquette, est superbe d'allure et de vérité. Le croquis que nous en donnons ci-dessus montre à quelles préoccupations de détails historiques a obéi l'artiste. C'est un Barbaroux vivant, le Barbaroux qui stigmatisait avec des phrases vibrantes de patriotisme les massacres des thermidoriens.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

L'ÉPINOCHÉ ARMÉE

Qui ne connaît la gentille épinoche de nos rivières, au corps de nacre, aux nageoires d'argent et d'or, au dos brillant, comme semé de turquoises. Alerte et vive, toujours en mouvement, il n'est pas de mauvais tours qu'elle ne joue aux grands poissons, dont elle est détestée.

L'épinoche est aussi formidablement armée qu'elle est espiègle, élégante et coquette. Ses flancs argentés sont hérissés de pointes meurtrières, d'épines acérées qu'elle tient couchées quand elle repose et qu'elle dresse vivement quand elle est attaquée.

Les perches et les brochets, qui se figurent n'avoir qu'à ouvrir la bouche pour engloutir cette petite fée des eaux, se ménagent une déception cruelle. Les pointes meurtrières de la gentille épinoche transpercent et ensanglantent leur mâchoire bafouée. Les géants lâchent prise et le gavroche des rivières, tout frétilant de sa victoire, décrit autour de son corpulent adversaire, des circuits moqueurs, plonge, reparaît, sautille, raillant et goguenardant le vaincu.

Mais si l'épinoche est dure à ses ennemis, elle se montre pleine de tendresse et de dévouement pour sa famille. Ce gracieux poisson se distingue, en effet, par son instinct, par son amour familial et sa merveilleuse industrie. Je parle ici du père et de lui seul : la mère ne compte pas.

L'épinoche est un des très rares poissons qui se construisent un nid. Je viens de le dire : c'est le père qui est *mère*. C'est le père qui batit le nid, le protège et le défend. C'est le père qui couve et surveille les œufs, c'est le père qui élève, instruit les petits. Son habileté est, comme sa sollicitude, vraiment admirable : avec sa bouche mignonne, l'épinoche cueille des brins d'herbe qu'elle dispose en rond au fond de la rivière et qu'elle assujettit soigneusement avec des grains de sable. A coups de tête, elle tasse ces brindilles. Au moyen de mucus que secrète son corps, elle agglutine les herbes. Telle est la base du nid merveilleux qui va s'élever sous les eaux.

Sur cette base ingénieuse, ce charmant architecte apporte dans sa bouche des brins d'herbe, des racinettes, des feuilles qu'il enchevêtre, qu'il colle, en donnant à tous ces débris la forme d'un manchon, où il passe et repasse sans cesse, avec une impétuosité comique, afin d'égaliser et de consolider cet étrange édifice.

Dans tout ce travail, l'épinoche n'a qu'un instrument : sa bouche !

Le nid est prêt. Aussitôt l'architecte, changeant de rôle, se fait racoleur de pondeuses. Il nage à la recherche d'une femelle, toute disposée à pondre, et la pousse vivement, du bout de son petit museau, vers le nid préparé.

La femelle entre dans le manchon coquet, s'installe, pond, s'en va, on ne la verra plus.

A cette première pondeuse succèdent une seconde, une quatrième, une cinquième. De gré ou de force, toutes ces femelles du ruisseau sont poussées par le mâle vers le nid collectif, y déposent leurs œufs, disparaissent pour ne plus revenir. Quel bon débarras !

Ce n'est point ainsi que l'entend l'excellent père. Pour lui, ces œufs ne sont pas un fardeau importun : sa race. Il s'installe donc sur ces œufs qui lui ont coûté tant de tribulations et de recherches, de rebuffades, de bousculades, et les couve avec recueillement, une sollicitude et un amour à rendre jalouse la meilleure des mères.

Ah ! par exemple, durant cette grave et touchante opération, l'épinoche est absolument dépourvue d'affabilité. Si quelque gros poisson, ogre insatiable des eaux, vient rôder autour de son nid, même dans un sentiment de simple curiosité, l'épinoche, qui ne tolère aucun genre d'indiscrétion, met son petit museau au bord du manchon, comme pour dire : — Au large, s'il-vous-plaît !

Si le brochet a l'air de faire la sourde oreille, la vaillante petite mère, — je me trompe, — le bon petit père tire tous ses poignards du fourreau et met en fuite le bandit qui ne saurait avaler une panoplie vivante.

Quand il a couvé ces œufs, le charmant poisson ferme un bout de son nid, monte la garde, surveille, attend. Quelle émotion ! Après quinze jours de paternelle sollicitude, un gracieux essaim de tous petits poissons jaillit du fond du nid, et le père, toujours le bon père, les conduit, les élève, les instruit, les mène à la promenade, le long des roseaux, à la surface de l'onde ensoleillée, leur montre comment on nage, comment on tire l'épée contre les perches et les tritons !

Architecte ingénieux et racoleur infatigable d'œufs de poissons, couveur intrépide et tendre, bonne d'enfants, maître d'armes et professeur de natation, tels sont les titres aussi variés qu'étranges de la gentille épinoche.

Nous devons une mention toute particulière à l'épinoche armée des rivières indiennes. Plus grande et plus forte que l'épinoche de nos fleuves, elle est encore plus vive, plus élégante, plus terriblement armée. Sa robe éblouissante aux écailles de saphir et d'émeraude, aux longues bandes irisées, aux reflets charmants, que change un nuage ou un rayon dans le ciel, est un véritable enchantement.

Ses pointes terribles qui, selon l'émotion du moment, se dressent ou s'inclinent comme les piquants du porc-épic sont un véritable arsenal.

Opposant à la voracité des grands poissons cette panoplie mouvante, l'épinoche semble dire à ses petits qui frétilent autour d'elle comme des poissons de cristal et d'or : qui s'y frotte s'y pique ! Telle est, mes enfants, la devise de l'épinoche armée.

FULBERT-DUMONTEIL.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _

UN POÈTE PROVENÇAL DU XVI^{ème} SIÈCLE

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs l'étude suivante qui sert d'introduction aux poésies provençales de Robert Ruffi dont la publication prochaine sera un véritable événement :

Roumanille, Aubanel et Mistral, à qui nous devons la renaissance de la poésie provençale, ont eu pour précurseurs trois autres poètes : Bellaud de la Bellaudière, Pierre Paul et Robert Ruffi. Les *Obros et rimos Provensalos* de Bellaud de la Bellaudière, et la *Barbouillade* de Pierre Paul, ont fait hautement apprécier la valeur littéraire de ces deux poètes ; mais, Robert Ruffi n'est connu que par ses travaux historiques. Ce fut, cependant un ami des lettres provençales et un poète, celui qui, dans un charmant sonnet, adressé à Pierre Paul, s'exprimait ainsi :

*Grand estimo donc à Pau
De remettre en sa lumiero,
Lous dots vers en provensau
Qu'avien perdu sa tubièro,
Depuis tres cents quasique ans ;
Car, las muzos provensalos
Reprendran sas fortos alos,
E tousten si prezaran.*

Ce sonnet fait partie d'un *Recueil de poésies*, qui est resté enfoui, pendant plus de trois siècles, dans les archives de la famille Ruffi, et qui vient d'être acquis par M. Paul Arbaud, de la ville d'Aix. C'est grâce à l'obligeance de cet éminent bibliophile, qu'il m'est permis aujourd'hui de livrer à la publicité un document des plus intéressants sur la langue provençale.

Les renseignements biographiques sur l'auteur de ce *Recueil* ne sont pas nombreux, mais ils sont suffisants pour faire connaître la nature de ses travaux et le milieu dans lequel il vécut.

Robert Ruffi naquit à Marseille, le 3 avril 1542, de Barthélemy Ruffi, jurisconsulte, et de Batronne de Lans.

À l'âge de 22 ans, le ??? août 1564, il épousa Marthe de Morineau, dont le père exerça, peu d'années après, les importantes fonctions de viguier.

Nommé notaire en 1568, Ruffi prêta son concours à la municipalité, en qualité de secrétaire du conseil, en 1575 et 1582. Dès cette époque, il commença à dépouiller les archives de la ville dont il avait la garde. Il prit des notes et analysa les chartes du moyen-âge, qui lui fournirent

des renseignements précieux sur les origines de l'administration communale. Il y avait déjà puisé, en grande partie, les éléments des annales qu'il devait léguer à ses enfants, lorsque, par une délibération du 23 juin 1593, le conseil municipal créa, en sa faveur, l'emploi d'*archivair*, en y attachant un traitement de vingt écus d'or par mois. D'autant, disait le rédacteur de cette délibération, que M. Robert Ruffi, natif, citoyen et originaire de ceste ville, *remply de zelle* et affection qu'il *doibt* au bien de sa patrie, puis quelque temps a jà commencé, *soubs* l'aveu des consuls, de procéder au *faict* susdit. Il remplit ces fonctions, qui lui plaisaient, pendant plus de dix ans.

Un jour, son ami, le capitaine Pierre Paul, qui avait comme lui le culte de la langue provençale, lui fit part du désir qu'il aurait de publier les poésies que défunt son neveu, Louis Bellaud de la Bellaudière, lui avait léguées. Tout fait supposer que Ruffi qui prit un vif intérêt à ce projet et qu'il intervint auprès des chefs de la cité, Charles Casaulx, premier consul, et Louis d'Aix, viguier, pour en faciliter l'exécution. En effet, le premier consul, dont le fils aîné, Faby Casaulx, avait été lié d'amitié avec la Bellaudière, qui l'a chanté dans ses vers, n'hésita pas à encourager cette publication, et offrit de se charger de tous les frais d'impression.

Dès que cet événement littéraire fut connu, tous les gens de lettre que comptait la Provence, dit M. Bory dans ses *Origines de l'imprimerie à Marseille*, se mirent en frais de poésie, pour célébrer à qui mieux mieux les louanges des deux restaurateurs de la langue maternelle. Au milieu du grand nombre des noms placés au bas de ces pièces, on distingue ceux de l'archiviste Robert Ruffi, d'Etienne Paul, président de la Chambre des enquêtes au Parlement de Provence, et frère du poète-éditeur, etc., etc.

Après la publication de la *Barbouillade*, qui parut à la suite des *Obros et Rimos*, Pierre Paul composa un poème intitulé : *L'Autonade*, qu'il soumit à son ami Robert Ruffi. L'archivair, très charmé de voir Pierre Paul s'éprendre si vivement de la muse provençale, s'empessa de l'en féliciter. Il lui adressa une ode, dans laquelle il faisait intervenir le printemps et l'automne, chaque saison faisant valoir ses avantages respectifs.

Ce dialogue, ne manque ni de grâce, ni de fraîcheur.

— Le Printemps se compare à un adolescent, tout remué par la jeunesse, qui le convie à aller, à travers les champs, chercher un asile pour abriter son amour. Or, cet asile, ou plutôt ce palais, a été bâti par la petite nymphe Jeunesse, dans un pré tout revêtu de fleurs et de feuillage épais, où le gai rossignol fait entendre ses merveilleuses roulades, près d'une eau murmurante, sortie d'un doux ruisseau.

— Le Printemps, c'est encore cette grande senteur des fleurs aux mille nuances colorées par la nature, dont le zéphyr apporte l'haleine, quand les premières lueurs de l'aube donnent aux champs une teinte dorée.

— Le Printemps, seul, produit la cerise au bon goût, l'abricot savoureux et tous les fruits excellents, qui excitent l'appétit et réjouissent toutes les créatures, les jeunes gens comme les vieillards.

— Et, dans son enthousiasme, le Printemps prend en pitié l'Automne : N'essaye pas, lui dit-il, de te comparer à moi, car si tu as de la verdure et quelques fleurs, tu me les a volées et tu trompe le monde en te tressant une couronne avec mes derniers feuillages.

— L'Automne riposte : Ne sois donc pas si fier, cher frère, nous sommes nés l'un et l'autre de l'union (*de la ventrado*) de la nature et du soleil. Et si nous en faisons le compte, nous trouverions que la plus grande part des fleurs et des fruits, produits pendant l'année, me revient assurément. Aussi est-on d'avis que le monde fut créé pendant l'automne.

— L'Automne est la plus belle saison de l'année, c'est l'époque où le pauvre et le riche cueillent le raisin, ce fruit délicieux, qui produit le vin au grand bouquet. C'est aussi pendant l'Automne que le plaisir de la chasse nous est offert. Tout l'honneur revient donc à cette splendide saison.

Après avoir mis en parallèle le printemps et l'automne, Ruffi voulut chanter les plaisirs des champs. Sa muse n'a peut-être pas, dans ce petit poème, le même souffle poétique. Son récit

est plus naturaliste et se rapproche davantage du faire sans façon de Bellaud de la Bellaudière. Cependant le tableau qu'il fait de la vie rustique, n'est pas vulgaire ; les indications qu'il donne, chemin faisant, sur les procédés d'une bonne culture, sur les précautions à prendre pour cueillir convenablement les olives et pour fabriquer le vin, ne sont pas sans mérite. Ce qui prouve qu'il était dans le vrai, c'est qu'aujourd'hui, après trois siècles, ses conseils sont encore très justes et très à propos.

Robert Ruffi versifiait volontiers de tout. Il semble avoir suivi la route que Pibrac venait de lui tracer : Pibrac chanta les *Plaisirs de la vie rustique* et la *Belle vieillesse*, il mit en quatrains 126 sentences ou maximes morales et raconta le *Drame de la Saint-Barthélemy*. Ruffi consacra un poème aux *Plaisirs de la vie rustique*, un chant à la *Vieillesse*, une chanson à la *Peste de 1580*, et réunit 114 quatrains ou sentences morales.

Sur ce nombre, quelques-uns seulement ne manquent pas d'originalité, les autres rentrent dans ces moralités, en quelque sorte stéréotypées, qui se trouvent dans tous les recueils de maximes.

— J'aime assez l'idée de comparer nos administrateurs municipaux à des étoiles :

Les Belles étoiles rendent le ciel étincelant. De même les hommes de valeur font briller les villes qu'ils administrent.

— Il y a peu de confiance, cependant dans le concours de ces étoiles, du moins sont-elles tellement rares que les affaires ne sauraient être bien conduites :

Il ne faut empêcher personne de faire le bien de son village ou de sa ville, quoique, selon l'usage, tout doive aller aussi mal que d'habitude .

— Il aime sa tranquillité :

Mieux vaut manger un morceau de pain sec en paix, que de la viande délicate en se querellant .

Ce dicton a été mis en action par divers fabulistes.

— Vivant auprès de personnages politiques très remuants, mêlé indirectement aux troubles qui agitèrent la ville de Marseille sous la Ligue, Robert Ruffi considérait la prudence comme une des premières vertus à pratiquer, en tous temps et en tous lieux.

Il convient de ne pas injurier ses ennemis, parce qu'ils peuvent redevenir des amis, et que les bonnes paroles seules ne blessent jamais :

Fais en sorte de ne froisser en rien les personnes qui ont l'autorité en main ; car, malgré ta parfaite honorabilité, ils trouveront toujours l'occasion de te nuire (de te faire *des estrassi*).

Garde-toi de révéler tes secrets à des femmes, à des fous, à des enfants ou à des ivrognes, car ils ne savent même pas cacher leurs propres crimes.

Ne te fie pas à des gens qui parlent bas, en chattemite, il vaut mieux une personne très franche et très ouverte qu'une eau dormante.

Le pauvre doit éviter le voisinage du riche : un chaudron placé à côté d'un vase en terre, le brise au moindre choc.

Il est moins difficile d'amasser deux cents écus, que d'y ajouter ensuite mille livres.

Ruffi vivait à une époque où la femme n'était pas ménagée par les écrivains, qui semblaient vouloir réagir contre les sentimentalités des troubadours. Ils étaient toujours galants, mais d'une autre façon. Les maximes inspirées à notre archiviste par ses aimables contemporaines, sont infiniment sévères.

L'un se marie tôt, l'autre tard. Bien heureux est celui qui trouve à épouser une femme belle, riche et sage ; mais c'est un hasard qui ne se présente pas souvent.

Ne laisse pas voir à une femme, honnête ou non, que tu l'aimes trop, car si elle parvient à se poser sur ton pied, bientôt elle te montera sur la tête.

Une femme donne bon secours à son mari quand elle est prudente et honnête ; mais si, au contraire, elle ne l'est pas, malheur ! Il faut, dans ce cas, souhaiter la mort au mari.

On dit que la femme est de l'homme le naufrage ; un mal commun qui est nécessaire à tous ; un animal dangereux, je vous le jure, et qui apporte à la maison la tempête et l'orage.

Il est permis de changer souvent d'opinions, parce que dans le monde tout change : fortune, biens, femmes, temps et vent.

Il y a, dans la femme, trois choses qui captivent les hommes : l'oreille, les yeux et la langue. A cause de cela et pour éviter tout danger, il ne faut ni les regarder, ni leur parler, ni les écouter. En vérité ce poète marseillais n'était pas aimable.

— Il écrivit ensuite un poème sur LA VIEILLESSE, dans lequel il s'est montré réaliste.

— La *Chanson sur la grande peste de 1580* est remplie de détails lugubres. Le sujet n'était pas gai, il est vrai, surtout pour un contemporain qui avait vécu non loin du foyer pestilentiel :

*Aquéou que la cansson a compausado
Es agut en gran pou proun de vegado,
Ystent au terrador la escapado.*

Cette chanson, ou pour être plus exact, cette lamentable complainte, a des finales répétées. Dans la phrase que nous venons de citer : *Escapado* est écrit en trois mots *escapa-a-ado* et ainsi de la plupart des autres finales : *atroba-a-vo* et plus haut : *crida-a-vo* et *sa-a-anto*.

— Mais assez de tristesse : la peste et la vieillesse sont oubliées, notre provençal entonne la *Chanson des Couturières*.

Ce sont de braves et vaillantes filles qui ne manquent pas d'ouvrage. Elles se servent tantôt du fil, tantôt de la soie ; la pratique est satisfaite et la monnaie afflue.

Parfois elles se réunissent trois ou quatre et, tout en travaillant ferme, elles rient, elles chantent et discourent même sur l'amour, mais en tout bien et tout honneur, comme il convient.

Leur ouvrage est soigné, rien n'est plus net, on dirait qu'il n'a été touché ni de la main ni du doigt.

Très alertes, elles font courir l'aiguille avec tant d'ardeur que parfois elles se piquent. Jamais elles ne perdent de temps, elles commencent avec le jour et veillent fort tard ; souvent, avec un froid rigoureux qui glace leurs pieds et, le provençal devient gaulois, et entre dans un détail tellement intime que nous n'osons pas le suivre...

Ces rimes gauloises sont les seules que la muse de notre poète provençal se soit permises. Les autres, sauf les *Contradictions d'amour*, sont consacrées à des sujets religieux ou politiques, parmi lesquels nous citerons :

*L'amour de Diou ;
A Santo Marie Magdaleno estent en la Santo Baumo ;
Paraphrase du Pater ;
Sonnet en l'honneur des saints ;
Sonnet contre les Huguenots ;*

Sonnets sur la réduction de Marseille ; au Roy ; à Monseigneur de Guise, gouverneur de Provence, à Pierre de Libertat, à M. le président Bernard.

Telle est l'œuvre littéraire du savant archiviste qui tenta, avec Bellaud de la Bellaudière et Pierre Paul, de faire revivre les lettres provençales. Il faut lui savoir gré de son amour pour notre langue maternelle, sans oublier les services qu'il rendit à la science historique, en consacrant une grande partie de sa longue existence à classer et à mettre en lumière les archives de la plus ancienne cité provençale.

OCTAVE TEISSIER.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ *

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

Voici encore les bateaux sous-marins qui reviennent... sur l'eau.

Il n'y a pourtant rien d'étonnant à cela, car, lorsque l'on prend la peine de songer aux conséquences extraordinaires que des engins semblables sont appelés à produire, on s'aperçoit vite que la question mérite que l'on s'occupe d'elle ou seulement que l'on en parle.

Voit-on déjà le rôle d'un navire, à la fois navire de guerre et poisson qui, préservé par une cuirasse de fer, aurait la facilité, grâce aux perfectionnements modernes, de se mouvoir aussi bien à la surface qu'entre deux eaux, de voir son ennemi sans être vu, et qui, le moment venu, pourrait fondre sur sa proie, l'attaquer sans que rien ait pu indiquer son approche, par dessous, dans ses parties les moins défendues, et faire, en quelques instants, du plus beau navire du monde, une épave crevée, engloutie comme le plus faible des canots ?

Le problème est trop tentant, trop riche en résultats pour n'avoir pas attiré l'attention des chercheurs qui, avec plus ou moins de succès, y ont consacré leurs connaissances et leurs veilles. Bien des essais ont été tentés, bien des modèles présentés, bien des espérances émises depuis l'hypothétique navire sous-marin qui devait, tantôt à la rame, tantôt à la voile, aller chercher Napoléon à Sainte-Hélène, jusqu'à la Gymnote, au Goubet et à d'autres types plus modernes, du même genre qui ont donné ou non des résultats. Le problème cependant, on peut bien le dire, n'a pas eu de solution pratique, puisque l'on cherche encore et qu'un nouveau type vient d'être présenté, réunissant, paraît-il, les conditions requises et si longtemps attendues.

Ce nouveau navire sous-marin, sur lequel on n'a que peu de détails, cette découverte ayant, vu son importance, rang de secret d'État, aurait les formes et l'aspect d'un gigantesque poisson. Comme le poisson aussi, il aurait et la mobilité et la vitesse, presque la vie, nageant à la surface ou plongeant comme un requin, avec la faculté de demeurer plusieurs heures sous l'eau.

Pour en arriver là, les ingénieurs avaient à résoudre plusieurs questions difficiles.

Il fallait, en effet et avant tout, que la vie fût possible dans cette prison hermétique, que l'air y fut respirable et en suffisante quantité.

Cela obtenu, il fallait que ce navire sous-marin put se maintenir sous l'eau, et qu'une fois en équilibre dans ce milieu, il put se mouvoir facilement en tous sens, allègrement même. Ces trois facteurs indispensables ont été trouvés, dit-on, comme le prouve d'ailleurs les expériences faites. C'est d'abord à l'air comprimé que l'on a eu recours pour rendre la vie possible à l'intérieur de ce squal d'acier, auprès duquel la baleine de Jonas semblera bien vieux jeu. L'immersion et le mouvement sont obtenus au moyen d'hélices mues par l'électricité, qui, emmagasinée dans des accumulateurs, produit la force nécessaire pour que le navire puisse évoluer, lancer une torpille, avoir la lumière indispensable au dedans comme au dehors. Voilà une découverte qui ne manquera pas d'avoir son petit retentissement.

Pour le moment, dans l'impossibilité où nous sommes d'en savoir plus long, tenons-nous-en aux promesses : c'est déjà quelque chose, pour ne pas dire beaucoup.

La mer ressemble beaucoup au ciel : elle est profonde comme lui et elle reflète ; on peut même dire, comme on a l'habitude de dire en mathématiques, que c'est la même chose, mais seulement tout le contraire.

Dès lors, entre ce bateau qui va sous l'eau et le bateau qui va dans l'eau, il n'y a qu'un pas.

Ce n'est donc pas tout à fait un coq-à-l'âne que de parler, maintenant des nouvelles recherches touchant la navigation aérienne qui, avant peu, espérons-nous, est appelée à avoir son heure de gloire et d'utilité. Car, on peut déjà se faire aisément une idée des avantages que présenteront ces moyens de locomotion en temps de paix comme en temps de guerre. Là, encore le champ est ouvert depuis des années et des années aux investigations. Il est vrai de dire que depuis le célèbre Icare, la question n'a guère fait de progrès. Voilà longtemps, en effet, que l'on marque le pas, en attendant de pouvoir aller plus avant.

Mais les problèmes les plus insolubles se posent d'autant plus que dans cette poursuite de l'idée, deux routes se présentent, semblant se bifurquer tout exprès pour rendre le chercheur très perplexe et hésitant. Cette fois, ces deux routes ne sont plus l'une le vice, l'autre la vertu, comme dans la fable. Ce sont deux hypothèses aussi différentes il est vrai, mais qui sont l'une la théorie du plus lourd que l'air, l'autre, la théorie du plus léger que l'air. Or, c'est en prenant tel chemin plutôt que l'autre, qu'on a mis si longtemps à se reconnaître et à faire quelques pas. Ainsi, il est presque généralement admis à présent, que tout ce que l'on avait fait, en vue de rendre dirigeable un aérostat plus léger que l'air, avait été du temps absolument perdu, attendu qu'un ballon qui ne se soutient que grâce à des différences de densité, est trop léger et par conséquent trop mobile pour être amené et maintenu dans une direction voulue.

L'hypothèse dans laquelle un aérostat, quoique pesant, doit pour s'élever et se mouvoir sous l'impulsion d'appareils spéciaux, dont la découverte est la solution du problème, reste donc seule. Un aérostat ainsi compris, n'est autre chose qu'un oiseau. C'est donc un oiseau qu'il s'agit de faire, un oiseau énorme, il est vrai, mais copié exactement sur un type animé, grand ou petit. Jusqu'à présent, les diverses phases du mouvement dans l'appareil propulseur des oiseaux, avaient échappé à l'observation. Mais ce que l'œil de l'homme n'a pu percevoir, une simple lentille de photographe l'a entrevu.

C'est ce que M. Marey vient d'apprendre au monde scientifique, apportant à l'appui de son dire, nombre d'épreuves et de clichés qui, décomposant le vol d'un oiseau dans ses multiples mouvements, montrent quel parti on peut tirer de pareils documents et ouvrent franchement la voie aux investigations des chercheurs.

Avec les moyens dont la science dispose, on ne peut qu'être encouragé à bien augurer de l'avenir réservé à de pareilles découvertes. La solution se fera-t-elle attendre longtemps encore ?...

Cependant, nous avons déjà tant attendu, que ce n'est pas le moment de désespérer.

C'est l'électricité qui naturellement aura le grand rôle dans cette affaire et on peut être sûr d'avance qu'elle sera à la hauteur de toutes les exigences, à en juger par ce qu'on lui demande et ce que l'on obtient déjà d'elle en tout et partout. C'est ainsi qu'à Lyon on vient de l'utiliser de la plus étonnante manière pour la traction d'une ou de plusieurs voitures qui circulent entre Lyon et Oullins, parcours le plus difficile qu'ait eu jusqu'ici franchi un tramway électrique par suite des pentes dont quelques-unes atteignent 46, 50 et même 67 millimètres. L'installation en est presque absolument américaine du genre Thomson-Houston qui dessert en Amérique plus de douze mille kilomètres de voies urbaines.

Le courant est lancé de l'usine centrale installée à Oullins par un conducteur en fil de bronze silicieux de 8 millim. 25, de diamètre élevé de 6 mètres au dessus de la voie et soutenu par des fils transversaux isolés et accrochés à des poteaux symétriques en acier. Le courant de retour revient par les rails. La prise de courant de la voiture se fait par un galet à gorge de 0m. 11 de diamètre, soutenu sur le toit de la voiture par un bras de 3m. 50 appuyé contre le conducteur par de puissants ressorts.

Les dynamos reçoivent le courant par des balais en charbon, dynamos d'une puissance de 35 chevaux chacun. Les électro-moteurs répondent admirablement aux exigences ; ils sont peu encombrants, légers ; on obtient ainsi avec un poids faible, un champ magnétique d'une grande énergie. Les moteurs sont fixés d'une part aux essieux et de l'autre aux châssis avec quelques intermédiaires élastiques.

Sur les plateformes se trouvent la commande et la mise en marche avec une disposition nouvelle fort ingénieuse.

La voiture est pourvue de coupe-circuits, de parafoudres dont l'efficacité a déjà été reconnue lors d'un dernier orage.

Ainsi disposé, ce nouveau tramway électrique offre au public toutes les conditions de sécurité, de confortable et de rapidité. Il se meut avec une aisance complète et une docilité merveilleuse.

Voilà encore un pas de plus fait dans cette voie si féconde pour l'avenir.

Si l'on y va de ce train, l'heure n'est pas éloignée où l'homme, ayant fait passer dans la matière sa volonté, son énergie, presque son intelligence, n'aura plus qu'à se laisser servir et à se croiser les bras.

F. LEMOINE.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

MŒURS ET LÉGENDES

GYPTIS

En Provence, quand un enfant naît, si c'est une fille, on annonce d'ordinaire simplement : c'est une fille. Si c'est un garçon, on dit : c'est un beau garçon.

Voilà une remarque bien insignifiante en apparence, si insignifiante même que presque personne ne s'est encore surpris à la faire. Mais un chercheur s'y est arrêté, un de ceux qui savent que rien n'est insignifiant, que d'une graine infime un arbre naît. C'est M. Bérenger-Féraud, dans une de ces remarquables études, où la race provençale est peinte à la façon des grands maîtres, le scalpel ayant été chercher le muscle sous le sourire ou la draperie. C'est ainsi qu'il nous est donné de voir comment une simple épithète, accordée à l'homme et non à la femme, est l'expression éloquente d'un sentiment plus ou moins caché mais réel, inhérent à toute une race et si profondément enraciné, à tel point vivace, qu'on le retrouve dans l'histoire, à tous les siècles, exprimé dans des légendes sans nombre et les plus diverses, dont il est raison d'être, la semence cachée, la vie.

Tout roman a son coin de vérité ; toute légende repose sur un fait reconnu, scientifique souvent : c'est le cas ici, car ce n'est pas seulement de nos jours que l'on a reconnu l'influence du milieu sur les races. Les peuples anciens ont eu au plus haut point conscience de ce phénomène ; ils l'ont analysé dans ses particularités les plus lointaines. Et de même qu'ils savaient cela, de même par une de ces intuitions que l'on retrouve souvent chez ces peuples reculés, ils savaient par instinct que, malgré la vie facile, à cause même de cette vie trop facile, sous son climat de bain-marie qui amollit l'organisme, la côte méditerranéenne est funeste au développement et à la perpétuité des races. C'est ainsi qu'il a été reconnu que la Provence est, avant tout, un pays consommateur de population — ce sont les propres termes de M. Bérenger-Féraud — que c'est au Saturne mangeur d'enfants et que, sans les croisements reconnus indispensables par les anciens, la race serait prompte à s'affaiblir et à disparaître, les filles naissant en ce pays en bien plus grand nombre que les garçons, ce qui est pour les races une cause de dégénérescence reconnue. Toutes ces choses que nous savons, les anciens les savaient avant nous, et les exprimaient comme nous avec cette différence que là où nous faisons des statistiques, eux faisaient des fictions. C'est à cet ingénieux besoin du symbole qui les poussait à tout draper, que nous devons plus d'une légende et entre autres, comme on va le voir, celle de Gyptis si populaire en notre pays.

C'est donc parce que le garçon est rare qu'il fait prime en Provence. C'est pour cela que, quand il en vient un au monde, on l'annonce, lui, par une exclamation qui est à la fois particulière et générale : la joie de la mère d'abord, la joie du sang surtout. Aussi a-t-on toujours eu en vue, qui devait le produire, ce beau garçon, à savoir le croisement de la race avec d'autres races ?

Les anciens ont dit et redit cela de cent manières ; ils ne l'ont jamais oublié ce principe, en dépit des évolutions, le gardant dans leur mémoire ou dans le sang ; l'emportant dans leurs migrations comme un dieu lares, comme un de ces talismans des contes qu'il ne faut pas perdre

sous peine de mourir. Nausicaa qui accueille Ulysse, Calypso qui retient Télémaque, Gyptis qui tend sa coupe à un étranger, ce n'est que cela. C'est cela qui pousse la Provençale encore aujourd'hui, à son insu, vers l'étranger, l'homme du dehors, entraînement inconsciemment irrésistible contre lequel toute réaction serait funeste, parce que c'est la nature qui parle, parce qu'il faut que le fleuve marcheur se mêle au lac endormi qui, sans cela, ne serait bientôt que la mare croupissante prompte à s'évaporer.

Assurément cette explication, cette interprétation de la légende n'est pas faite pour plaire à tous, à ceux qu'enchantent les fictions, qui aiment à croire vécu ce roman lu et relu sans cesse. Mais est-ce parce que la statue est d'argile qu'elle cesse d'être chef-d'œuvre pour cela ? Chercher à expliquer une légende ce n'est pas la détruire, chose impossible après tout, car si le liseron se colle à l'écorce, c'est au cœur que la légende tient. Et aussi, quand on la détruirait dans les livres et dans les mémoires, n'en resterait-elle pas éternelle, renaissant toutes les fois qu'une Gyptis nouvelle tendra la coupe provençale à un étranger.

ÉMILE RÉAL.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ *

NOTES ET SOUVENIRS

LA VÉNUS DE MILO

— Est-il vrai, me disait, avec une pointe d'émotion et de jalousie, le conservateur des antiques au musée du Louvre ; est-il vrai qu'à l'arsenal de Toulon, on ait enfoui, dans les combles de l'ancien atelier de sculpture fondé par Puget, des fragments de statues rapportés, comme lest, par les commandants des vaisseaux au cours de leurs visites aux Échelles du Levant ?

Notre musée naval possède, en effet, une belle collection de débris de statues et, par la très curieuse aventure qui m'arriva, vous allez juger de leur valeur artistique.

Et je racontai à M. Ravaisson, mon savant interlocuteur, ma surprise et mon ravissement, quand, un jour, je portai la main sur une draperie enveloppant un superbe buste d'Hercule, la supposant un vélum jeté sur lui par le gardien exerçant les fonctions de balayeur et d'astiqueur des salles du musée.

Cela rappelait Zeuxis et ses fruits que les oiseaux venaient picorer, tant ils leur semblaient vrais...

On a attribué aux officiers de notre grand corps de la marine, si corrects, si puritains en loyauté, l'emploi de divers procédés pour s'approprier les chefs d'œuvre, que les plus élémentaires notions de justice auraient dû leur interdire. Le sabre aurait parlé plus souvent aux oreilles des paysans de l'Hellade, que les espèces métalliques ?

Rien n'est moins juste ! rien n'est plus faux ! répondis-je... Parmi les officiers qui, au temps de la guerre pour l'indépendance, recueillirent en Grèce des débris de l'antique, plusieurs avaient été mes chefs, d'autres mes amis. Je garde, vivant à la mémoire le souvenir des relations de leurs voyages sur cette terre de prédilection des arts et de la poésie et rien, de ce qu'ils m'ont conté, ne justifie de telles accusations...

Comment expliquer ces récits ?

Par l'influence du milieu. Sous le ciel de la Grèce, implacablement bleu, dans son atmosphère limpide et virginale, au contact velouté de sa chaude lumière, tout se pare d'une auréole de grandeur et de grâce. Le poétique rayonnement qui s'échappe des êtres et des choses, vous met au cœur des impressions troublantes et le cerveau, comme l'œil devient bientôt le jouet

de mirages trompeurs. Les récits des voyageurs et les chants des poètes s'imprègnent d'une exagération fatale et, de même que le papillon aux ailes d'or s'échappe de sa chrysalide, ainsi, la légende et la fable sortent de la vérité ensevelie sous les fleurs dont l'imagination du barde a voulu l'entourer.

Nos capitaines marins n'ont cessé d'observer les règles de la plus rigoureuse loyauté dans leurs rapports avec les paysans grecs, possesseurs d'œuvres antiques exhumées de leur sol.

En ces jours d'ample et belle moisson d'art qui vont de 1820 à 1830, les grecs venaient eux mêmes nous ouvrir l'écrin des richesses de leur glorieux passé et nous invitaient à y puiser selon nos goûts et nos désirs. Pouvaient-ils ne pas apprécier notre appui désintéressé dans leurs huttes contre leur ennemi séculaire ? A l'appel de nos poètes, n'avaient-ils pas vu accourir sur leur terre foulée par les hordes des fils de Mahomet, des milliers de jeunes gens français plus ardents, plus passionnés pour la vieille patrie des arts que ne le furent les aïeux pour la défense des lieux saints ?

Entre les deux peuples frères, les sacrifices étaient des plaisirs à nos alliés, ils ne coutaient aucune peine. A cette époque, les petits-fils de Phidias et de Praxitèle chargeaient leurs fours avec des statues et des débris de monuments, quand ils avaient besoin de chaux pour leurs maisons ou leurs bastides...

Ce qui a été dit et écrit sur l'enlèvement de la Vénus de Milo, par exemple, serait donc ?

Une pure légende, une fable bâtie sur un fait sans importance, mais embelli outre mesure par l'imagination exaltée des poètes et des touristes assoiffés du besoin de grandir la vérité, de la parer de brillants accessoires.

Et la preuve probante ?

La voici. Je bénis l'occasion que vous faites naître, monsieur, et qui me permet d'accomplir un devoir envers des hommes que je n'ai cessé d'estimer et d'aimer. Lisez cette lettre : Elle vous édifiera sur la conduite des officiers de notre marine. Elle m'a été adressée, par un capitaine de frégate qui fut acteur dans l'enlèvement de la célèbre Vénus. Elle emprunte à la qualité de son auteur et au rôle qu'il joua en cette affaire, une valeur documentaire du plus haut prix.

Mon cher La Sinse.

Le récit que je vous ai fait de l'enlèvement de la Vénus de Milo en 1820, vous a, m'assurez-vous, vivement impressionné et vous me demandez de vous le confirmer par écrit.

Je suis le seul survivant de cette campagne sans combat et vous pensez qu'une relation authentique des incidents qui accompagnèrent notre mission, offrirait un véritable intérêt pour l'histoire de l'art. Il y a bien des années — les trois quarts d'un siècle ! — que cet événement s'accomplit ; mais j'en ai encore toutes les péripéties présentes à l'esprit comme si elles dataient d'hier.

Notre goélette l'Estafette était en station sur les côtes de Syrie, lorsque nous reçûmes de l'ambassadeur de France à Constantinople, l'ordre de prendre M. de Marcelles et de le conduire à Milo, pour en rapporter une statue que le consul de France, en ce pays, avait acquise pour le compte du gouvernement.

Je ne crois pas devoir m'arrêter aux détails bien connus et jamais contestés, de la découverte par un pâtre du pays et de l'acquisition par M. Braist. Mais, ce que vous m'avez dit des luttes homériques, de coups de sabre, d'oreilles humaines endommagées, d'enlèvement violent de la statue et des mutilations qu'elle aurait subies pendant ce fantastique combat, tout cela est du domaine de la fantaisie.

Ce chef-d'œuvre antique, si vivant dans mes souvenirs, si justement admiré aujourd'hui, après l'avoir été peut-être davantage autrefois, a-t-il besoin d'une légende moderne et de pure invention, pour le rehausser auprès de votre génération ?

A notre arrivée à Milo, nous apprîmes que le pâtre grec oublieux de ses engagements envers M. Braist, avait vendu la Vénus à un Arménien qui venait de la transporter à bord d'un navire de commerce battant pavillon autrichien. Notre commandant M. Robert et M. de Marcelles, après s'être concertés, résolurent d'envoyer à bord de l'autrichien la chaloupe de l'Estafette, armée en guerre, avec ordre de rapporter la statue.

Je faisais partie de cette expédition que commandait M. Vautier, élève de 1^{re} classe, et je vous laisse à penser si, jeunes, ardents et patriotes comme nous l'étions, nous avions la ferme résolution de réussir. La conquête de la toison d'or ne dut pas inspirer à Jason des émotions plus vives.

Quel ne fut pas notre désappointement ! à la suite de pourparlers presque courtois de part et d'autre, le commandant autrichien nous livra la statue que nous acceptâmes de confiance et quelque peu confus d'un si facile triomphe.

Les fragments de la Vénus, au nombre de cinq, enveloppés dans des couffes en sparterie, furent retirés de la cale à l'aide de palans et descendus dans notre chaloupe par les matelots autrichiens eux-mêmes.

Nous étions assurément moins satisfaits de notre petite campagne que ne le fût M. de Marcelles qui reçut, avec des transports de joie, le butin dont il appréciait mieux que nous la grande valeur. Je m'étonne encore aujourd'hui qu'un si simple récit puisse présenter un réel intérêt. Cependant, je vous l'abandonne et vous laisse toute liberté d'en certifier la parfaite authenticité.

Recevez, mon cher et jeune camarade, l'assurance de mes sentiments affectueux.

Signé : B. BAPTISTE.

Capitaine de Frégate en Retraite, Officier de la Légion d'honneur.

M. Baptiste vit-il encore ?

Il vit et cela lui sera une joie nouvelle de presser vos mains, à vous qui partagez, avec tant de ferveur, son culte pour l'adorable beauté grecque.

Et durant toute une après-midi, les deux amoureux de l'art antique échangèrent leurs impressions et leurs mutuelles sympathies. L'entrevue se termina sur la relation de la fête qui fut donnée à bord de l'Estafette, lors de son passage au Pirée.

Ce fut un beau soir d'été. La lune brillait d'un vif éclat, la mer était calme et l'air saturé de parfums de fleurs et d'algue marine. La goélette avait arboré son pavois des jours de gala auquel se mêlaient des guirlandes de lauriers roses. La statue trônait sur le pont, mais entourée d'un voile.

Après le festin auquel le commandant Robert avait convié les notables d'Athènes, un coup de sifflet retentit et le voile qui cachait la statue tomba. La musique joua des airs nationaux et l'on processionna autour de la Vénus superbe et triomphante. L'équipage fut appelé sur le pont et admis à prendre part à cette cérémonie en l'honneur du génie inconnu qui créa cette merveille de beauté gracieuse et sévère.

LA SINSE.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ *

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Chez Calman Lévy, éditeur à Paris, 3, rue Auber, le Prince de Joinville vient de faire éditer sous le titre de *Vieux Souvenirs*, les notes et impressions de ses voyages autour du monde dans la période de 1818 à 1848.

Le volume offre un intérêt réel parce qu'il fait revivre au lecteur sous une forme parfois amusante et caustique les pages de notre histoire dans la période la plus mouvementée. On ne lira pas sans plaisir les notes hâtives que le Prince de Joinville a consacré à son passage en Provence, au moment où il allait à Toulon, en 1831, commencer à bord de l'*Arthémise* son apprentissage de marin.

Rien de saisissant à Orange ou à Avignon : discours des autorités, visites aux monuments publics, à peu près la routine, devenue aujourd'hui si familière à tous, de la réception officielle. Mais à Orgon, entre Avignon et Aix, ce fut différent. Foule immense des plus agitée à l'arrivée, cris de toute sorte, puis la voiture prise d'assaut par des gens qui semblaient ivres, mais qui n'étaient ivres que de passion politique. Il paraît que la ville d'Orgon passait pour ne pas être favorable au régime de 1830.

Aussi fus-je salué de tous côtés de cris :

— Nous sommes les gens de Cavaillon !

— Nous sommes descendus de la montagne pour que vous puissiez dire à votre papa que les Provençaux ne sont pas carlistes.

Et en avant la *Marseillaise* ! La voiture est dételée, la foule l'entoure, monte sur les marchepieds, les roues, l'avant-train, l'impériale. Je suis prisonnier dans ma cage, ne voyant devant les portières que les bottes de tous ceux qui sont assis sur l'impériale. Tous les couplets de la *Marseillaise* se suivent, accompagnés de vociférations. Un monsieur parvient à se glisser jusqu'à la portière, se donne comme le maire et cherche à nous délivrer en s'écriant : Messieurs ! c'est indécent ! ce qui ne lui attire qu'un :

— Qui est-ce qui nous a f... un *mayre* comme ça !

Je ne sais pas combien de temps cela aurait duré si nous n'eussions été délivrés par un détachement du bataillon d'ouvriers d'administration en garnison à Orgon, qu'on était allé quérir.

D'Orgon à Marseille nous rencontrâmes les régiments de la Charte, venant de Paris et dirigés sur Alger, passage qui ne contribuait pas peu à exciter les populations. A Marseille la garde nationale bordait les allées de Meilhan, chaque garde national ayant dans le canon de son fusil, un bouquet qu'il ôtait pour le jeter dans la calèche où je me trouvais avec le général Gazan, si bien que je fus bientôt complètement enseveli, ma tête seule émergeant, pendant que la foule criait à tue-tête :

— Vivé lé Prinche !

Et que j'entendais des voix de femmes ajouter :

— Qué sis poulid !

A peine arrivé à Toulon la frégate sur laquelle j'étais embarqué prit la mer. Mon apprentissage commença et je me trouvai vite en famille au milieu de nos marins qui tous, officiers, maîtres, matelots, non seulement me montrèrent dès le premier jour une affection qui me gagna le cœur, mais s'étudièrent à me rendre le séjour du bord agréable, tout en m'initiant, chacun dans sa sphère, à tous les détails du métier.

Chez Firmin Didot et Cie, à Paris, rue Jacob, 58, nous trouvons cette semaine :

- *Les Aventures de Sidi Froussard*, par G. Le Faure, un superbe volume de 400 pages, illustré par F. Fau et L. Vallet et très spirituellement présenté aux lecteurs par une étincelante préface de Paul Bonnetain.

- *Récits de Terroir*, par G. de Chervilla, un très joli volume avec de nombreuses gravures sur bois. Cet ouvrage, artistiquement imprimé, contient trente et un récits ou nouvelles d'un très passionnant intérêt.

- *Le Rameau de Noël*, par J. Fernay. Ce volume illustré appartient à la bibliothèque des Mères de Famille, les dessins sont d'Eugène Thadome et donnent au texte une piquante originalité.

- *L'Art au moyen âge*, par Gaston Cougny, ouvrage illustré de 76 gravures et donnant l'origine de l'art chrétien, de l'art byzantin, de l'art musulman, de l'art roman et de l'art gothique.
- *À la Côte occidentale d'Afrique*, par M. E.-M. Laumann, avec une préface de Jean Bayol.
- Rio-Hacha*, par H. Caudelier. Ce volume, illustré par Lievy et Roguet, donne de curieuses études sur les indiens goajires.
- *Une Veuve millionnaire*, par Ch. d'Héricault, un roman de la bibliothèque des Mères de Famille, écrit dans un style frais et original.

Les éditeurs Plon, Nourrit et Cie, à Paris, rue Garancière, 10, ont mis en vente :

- *L'Impérieuse bonté* par J. H. Rosny, un roman contemporain plus proche de la vie que des doctrines sur la destinée humaine ; roman passionnant et fort que les épris de saine philosophie liront avec plaisir.
- *Madame Sans-Gêne, et les femmes soldats*, un très intéressant volume d'Emile Cère qui expose les détails héroïques de la grande épopée de 1792 à 1815 et le rôle des femmes dans cette glorieuse période.
- *Avec les Notes d'une Frondeuse*, de Séverine, un livre qui contient de piquantes observations sur la Boulange et le Panama, nous trouvons, cette semaine, chez l'éditeur H. Sunonis Empis, à Paris, 2, rue Chérubini, un recueil charmant de contes et nouvelles, de Michel Corday : - *Intérieurs d'Officiers*, contient de jolies pages d'observations, comme les nouvelles qui ont pour titre : *La Barbe, La Croix, M. Biendiniet, Parallèle, Nuit nuptiale, Le Chien*. Celle-ci, d'un sentiment moins délicat, est cependant d'une exacte sincérité quoique un peu cruelle :

Le Chien

Le général parut à la porte du quartier. Il s'avança à pied, le dos un peu arrondi, sa tête blanche, coiffée d'un képi rouge et or, hochant un peu à chaque pas. Derrière lui, marchait son officier d'ordonnance, d'un chic de femme travestie.

Les tambours battirent aux champs.

Le colonel lança d'une voix chevrotante :

— Portez vos armes.

Et tandis que le commandement, répété par les commandants et les capitaines, se répercutait comme un écho, il s'avança à grands pas automatiques jusqu'au général qu'il salua du sabre, d'un geste large.

À mesure que l'état-major passait devant les troupes, elles présentaient les armes, puis restaient figées dans une immobilité de figure de cire. De temps à autre, le général s'arrêtait. Pour montrer la vivacité de son coup d'œil, il relevait un détail minime de tenue.

Un moment, il tomba en arrêt devant une cravate mal serrée, et tenta de l'aller chercher avec deux doigts glissés dans l'ouverture du col. Après lui, le colonel la remit en place, puis le commandant et le capitaine, très vexés, la modifièrent à leur tour, tandis que l'homme relevait le menton, raidi dans la position, les yeux agrandis dans sa face où ne bougeaient que des grosses gouttes de sueur qui roulaient jusqu'à sa tunique. Seul, l'officier d'ordonnance passa, goguenard, en jouant avec ses aiguillettes.

À ce moment, dans l'immense cour blanche de soleil, encadrée par les bataillons immobiles, un petit chien jaune s'avança.

Il trottnait, l'allure molle et la queue guillerette, deux petits os qui saillaient à ses reins roulant sous la peau. Le groupe chamarré l'étonna un peu. Il hésita pour choisir sa place. Toute réflexion faite, il prit la droite du général, le côté que les règlements militaires réservent aux supérieurs.

Chaque fois que le général s'arrêtait, le chien s'asseyait sur son derrière. Les officiers semblaient l'envier. Il hochait la tête, jugeait l'opportunité des observations ; puis il donnait le signal du départ, précédait la troupe, revenait. Tout l'état-major cherchait à l'effrayer avec de grands gestes de sabre.

Lui, croyait à un jeu, se dressait, cherchait à saisir les fourreaux entre ses pattes ou ses dents. Hélas ! rien ne côtoie le sublime comme le grotesque. Les hautes cimes de celui-là dominent les abîmes de celui-ci.

Déjà, moins qu'un rire, une envie de rire, chatouillait les trois mille hommes rassemblés là. Une gaîté déplacée planait sur la majesté des troupes déployées.

Mais dans ces délicates occasions, un geste, un mot suffirent pour sauver une situation, pour retourner l'esprit des foules. Le général, vieil homme accoutumé à manier les soldats, flatta le petit chien, qui s'en vint lécher son gant blanc, et cette caresse soulagea le régiment, le délivra de sa gêne momentanée.

Comme le colonel s'excusait, le général lui coupa la parole :

— Mais elle est très gentille, cette petite bête.

Cependant l'aventure ne devait point ainsi finir.

Avez-vous déjà cracher dans l'eau ? Oui, n'est-ce pas ? Alors vous avez vu qu'un crachat de rien suffit à engendrer de larges cercles qui vont s'agrandissant, en ondes toujours plus amples ?

Eh bien ! pour un pauvre crachat de colonel dans cette eau tranquille qu'est la vie normale d'un régiment, une infinité de cercles naissent, aux ondes toujours plus hautes à mesure qu'on s'éloigne dans les degrés de la hiérarchie.

Or, le colonel était contrarié de l'aventure du chien.

Il s'en fut au lieutenant-colonel :

— A qui est-elle donc, cette sale bête-là ?...

Le lieutenant-colonel avança le menton et arrondit les yeux en homme qui n'en sait rien. Il réunit les commandants. Il leur rappela que l'entrée du quartier était interdite aux chiens et aux civils, et qu'ils avaient à sévir contre le possesseur de cette bête. Il ajouta que l'attention du général avait été malheureusement attirée sur ce chien.

Un des commandants déclara qu'il devait appartenir à l'un des adjudants de son bataillon.

Alors le lieutenant conclut :

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Le commandant n'en savait rien du tout. Mais c'était un malchanceux habitué aux tuiles qui viennent de haut. Il appela donc le capitaine de la compagnie incriminée, tandis que les deux autres commandants s'éloignaient en se frottant les mains avec des gestes à la Ponce-Pilate, heureux de n'avoir pas d'histoire.

— Vous direz à l'adjudant Bernard d'empêcher une autre fois son chien de s'échapper. Le général est furieux, vous savez ?

Le capitaine héla son lieutenant, un grand mince, frais sorti des Ecoles, qui fit un salut très correct.

— Allez dire à Bernard de faire disparaître immédiatement son chien. Ordre du général.

Le lieutenant alla vers l'adjudant. Il lui demanda négligemment :

— C'est à vous ce chien ?

— Oui, mon lieutenant.

Et comme il ne se doutait pas de l'orage, qu'il en était resté à la caresse du général, il ajouta très simplement :

— Je l'ai depuis dix ans. Je l'ai rapporté du Tonkin, c'est mon camarade.

— Eh ! bien, mon garçon, vous allez me le supprimer d'ici une heure. Si d'ici là, il n'est pas hors du quartier, je lui fais son affaire.

Et il s'éloigna en tirant sa moustache rare et en jurant.

Le pauvre adjudant habitait au quartier et ne savait que faire. Mais rompu au métier militaire, il sentait instinctivement que l'inertie y est toute-puissante. Il résolut de laisser passer l'orage, et s'enferma dans sa chambre avec son chien.

Une heure après le clairon sonna :

— À la salle des rapports !

Et l'adjudant se précipita.

Son chien se glissa derrière ses talons, et ce fut alors que le lieutenant l'aperçut. Furieux qu'on n'eût pas exécuté son ordre, et sans songer plus loin, il appela deux hommes qui traversaient la cour, portant leur gamelle pleine avec la gravité d'un prêtre qui tient le calice.

— Vous voyez bien ce sale petit roquet jaune ? Vous allez me l'*estourbir*, et rapidement. Vous direz que c'est par ordre du général.

Puis il tourna les talons et n'y pensa plus.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil joyeux. Avoir l'autorisation de faire du mal, c'est délicieux. Tuer par ordre, aubaine rare. L'un d'eux tira de sa gamelle un morceau de gras pour allécher le toutou, qui s'avança avec sa mine confiante. Alors, l'autre le prit par la peau du cou. Il y eut un rapide conciliabule, une galopade des deux hommes vers un corridor peu fréquenté ; et là s'arrêtant parfois pour bien rire en pliant le genou et se tapant sur les cuisses, ils pendirent le petit chien à une lucarne mansardée.

Comme il hurlait, comme il agitait ses pauvres pattes, un des hommes s'y suspendit. Et rien n'agita plus la bête que de grands sautilllements convulsifs, toujours plus rares, toujours plus raidis.

Et justement, cette apparence humaine des membres allongés, peut-être aussi l'inconscient désir de ne plus voir cette langue pendante et ces yeux sortis, leur inspira une bonne farce. Ils coururent chercher un vieux képi et en coiffèrent le petit cadavre. Ils allaient continuer leur jeu, quand des pas résonnèrent au bout du corridor. C'était l'adjudant qui regagnait sa chambre. Il appela les deux hommes prêts à s'enfuir. Et soudain, il vit se balançant à la lucarne et coiffé du képi boueux, son petit chien, son camarade...

— Nom de dieu, qui est-ce qui...

Mais les deux hommes, alignés, arrondissant le bras en un même salut militaire :

— Mon lieutenant, ordre du général.

Celle qui a pour titre *Le Pliant* est tout bonnement délicieuse. Qu'on en juge :

Le pliant

Ma colonelle, qui est bien la plus charmante femme que j'aie jamais connu, me dit :

— Vous regardez mon pliant ? Vous trouvez qu'il n'est guère à sa place dans ce salon, bien que le siège en soit couvert de tapisserie et les pieds peinturlurés de noir ? Mais c'est un vieil ami, un de ces compagnons de la première heure qu'on ne veut point abattre, qu'on veut laisser mourir de vieillesse à l'écurie.

Ma mère me l'a donné quand je me suis mariée :

— Ça te fera toujours un siège !

J'en ris et j'avais grand tort. En ce temps-là — nous étions lieutenants — on ne s'établissait pas, comme aujourd'hui, avec un mobilier complet : on n'emportait que sa chambre de garnison ; on louait le reste tant bien que mal, et c'était un luxe gourmand que d'y substituer pièce à pièce des meubles neufs. Or, à peine étions-nous installés, que le général, un vieux garçon, vint nous faire visite : Je n'avais dans mon salon qu'un piano avec son tabouret, un bronze de cheminée, et ce fameux pliant. Vous jugez si j'étais confuse. Je ne savais lequel de mes deux sièges offrir au général. Il s'amusa quelques instants de mon embarras, puis, posant son képi doré sur le piano, il s'assit sur le pliant :

— Voilà ce qu'il me faut, à moi : c'est un siège de campagne !

Il parut enchanté de son jeu de mots et je crois même qu'il me sut gré de lui en avoir fourni l'occasion, car il fut toujours très aimable pour nous.

Quand mon fils vint au monde, son berceau que nous avions commandé à Paris, n'arriva pas à temps ; et ce fut encore sur le pliant prédestiné que le docteur installa l'enfant, en le calant des deux côtés dans ses langes avec des piles de théories qu'il trouva sur la table de nuit de mon mari ! Vous voyez, c'est tout à fait un meuble historique.

Et puis, je le considère un peu comme un emblème. Un pliant, c'est toujours prêt à tout ; ça nous ressemble. Un départ imprévu vient-il vous surprendre ? on prend le pliant sous son bras ; arrivé au gîte, on le pose, et le voilà tout disposé à recevoir un gêner,.. ou un nouveau-né.

Certes, c'est bien le meuble de cette vie nomade, de cette existence d'oiseau qui se pose, toujours une aile en l'air. Mais ce qu'il n'exprime pas, et ce que ma colonelle s'était bien gardée d'ajouter, c'est cette bonne humeur constante avec laquelle, elle et ses pareilles, accueillent toutes les surprises les plus tristes, les plus désagréables de cette vie de perpétuels changements.

Elles possèdent un fond de gaîté que rien ne sait entamer, une sorte de résignation souriante qui les rapproche des femmes romaines. Ce n'est d'ailleurs pas là le seul point de ressemblance : elles ont une simplicité de mœurs antique et ce sont d'humbles femmes de foyer ; il faut que ce soit d'elles qu'émane cette tiédeur de nid qu'épandent d'ordinaire les murs entre lesquels on a longtemps vécu, les objets familiers qu'on retrouve les yeux fermés. Elles sont l'âme qui ne change pas ; d'un foyer qui change. Certes, on peut railler leurs pauvres robes qui courent après la mode sans jamais la rattraper, et leurs papotages sans fin. Mais leur rôle n'est pas amoindri par ces minces critiques. Elles restent d'admirables femmes.

Chez l'éditeur Léopold Cerf, Paris, 13, rue de Médicis, a paru cette semaine :

- *L'Université et Mme de Maintenon*, par Camille Sée, un livre que les mères de famille et le personnel dirigeant et enseignant des lycées de jeunes filles liront avec intérêts.

Chez l'éditeur E. Dentu, Paris, 3, place de Valois, *Œuvres inédites du comte de Rostopchine*, publiées par la comtesse Lydie Rostopchine, avec une étude sur le gouverneur de Moscou, par Jean de Bonnefon.

Chez l'éditeur Charles, Paris, rue Monsieur-le-Prince, 6, *Vérane*, un roman d'Adolphe Pianelli, qui a écrit une étude très passionnante, très humaine et très observée.

* * * * *
_ _ _ _ _

RIMES BADINES

LE PHOTOGRAPHE

Ayant le soleil pour complice,
Le photographe est éternel.
Il sait vous prendre avec malice,
Ayant le soleil pour complice,
Et mieux qu'un agent de police...
Toujours patient et paternel,
Ayant le soleil pour complice,
Le photographe est éternel.

Voyez ce groupe sympathique.
Ils sont vingt, si vous les comptez.
Dans une pose pathétique,
Voyez ce groupe sympathique,
Société patriotique
Dont les statuts sont respectés.

Voyez ce groupe sympathique .
Ils sont vingt, si vous les comptez.

Chacun a déjà pris sa place,
C'est l'instant du n'ayons pas l'air !
Comme un dandy devant sa glace,
Chacun a déjà pris sa place.
Leur immobilité vous lasse !
Attention ! Le temps d'un éclair !
Chacun a déjà pris sa place.
C'est l'instant du n'ayons pas l'air !

Avec son instrument complexe,
Le photographe est toujours là.
Pour lui, c'est une action réflexe,
Avec son instrument complexe.
La bouche en accent circonflexe,
Il vous dit : c'est fait ! Et voilà !
Avec son instrument complexe,
Le photographe est toujours là.

ALBERT ESPANET.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

CONNAISSANCES PRATIQUES

Entretien des Meubles

Lorsqu'on achète un meuble de poirier, de noyer, de chêne et généralement de tous les bois lisses et qu'on veut leur donner la couleur de l'acajou, il suffit de leur faire subir la préparation suivante :

Frottez-les d'abord avec de l'acide nitrique étendu d'eau ; appliquer ensuite à l'aide d'un pinceau deux couches de la dissolution suivante : 50 grammes de sang de dragon et 15 grammes de carbonate de soude dans un litre d'alcool, filtrez. Laissez sécher chaque couche de cette teinture et appliquez par dessus et de la même manière une autre composition obtenue de la façon suivante : faites dissoudre 50 grammes de laque plate dans un litre d'alcool, faites fondre ensuite dans cette composition 8 grammes de carbonate de soude. Étendez cette composition sur le bois à l'aide d'une brosse douce et d'un pinceau ; laissez-la sécher, polissez ensuite le bois alternativement avec la pierre ponce et un morceau de hêtre bouilli dans de l'huile de lin.

Les Dangers du Chauffage

La plupart des procédés de chauffage moderne sont des causes d'intoxication par l'oxyde de carbone.

En effet, on veut produire le maximum de chaleur avec le minimum de combustible et l'on règle avec parcimonie le courant d'air qui vient frapper sur la grille du poêle.

M. Moissan, à l'Académie des Sciences, vient de déclarer que l'analyse des gaz que lui a fournis un poêle mobile à fort tirage lui a démontré que l'oxyde de carbone y était contenu dans la proportion de 16 0/0.

On voit donc de suite le danger qu'une fermeture défectueuse du couvercle ou la plus petite fuite peut produire, et ce qu'il y a de beaucoup plus grave dans ce poêle à grande marche, produisant ainsi des torrents d'oxyde de carbone, c'est que les produits de la combustion sont presque froids. C'est là, du reste, le grand danger des poêles mobiles. Du moment où l'on ne produit plus une colonne d'air chaud dans le coffre de la cheminée, le tirage est supprimé. Qu'il vienne un coup de vent, et les gaz contenus dans cette cheminée seront comprimés et tiendront à rentrer dans l'appartement.

On a objecté à ce fait que l'oxyde de carbone étant plus léger que l'air devait s'élever. L'objection n'a pas de valeur, on peut y répondre en faisant l'expérience suivante :

Dans une cloche retournée on fait arriver rapidement un mélange gazeux formé de volumes égaux d'acide carbonique et d'oxyde de carbone. Ce mélange reste au fond de la cloche parce que l'acide carbonique, plus lourd, y maintient l'oxyde de carbone malgré sa plus grande légèreté.

En résumé, les produits de la combustion des poêles mobiles sont riches en oxyde de carbone et le mélange gazeux ainsi formé économiquement refroidi à la sortie de l'appareil, est plus lourd que l'air. Il tend donc, au lieu de s'élever, à redescendre dans les appartements.

Dans les grandes villes comme Paris et Londres, les dégagements continus d'oxyde de carbone sont dus en grande partie au chauffage des habitations, qui produit une sorte d'atmosphère de gaz irrespirables au-dessus de nos maisons. Depuis quelques années, la production de la force mécanique, de l'électricité, de la lumière dans nos villes a fait établir de grandes usines productrices de force motrice qui, lorsque la nuit commence, déversent dans l'atmosphère des torrents de fumée représentant plusieurs milliers de kilogrammes de gaz toxiques. Ces gaz vénéneux, dont le mélange est plus lourd que l'air, surtout lorsqu'ils ont été refroidis, rendent l'atmosphère des rues et des maisons voisines véritablement nuisibles.

Il faut malheureusement avouer que jusqu'ici la recherche, et à plus forte raison le dosage de l'oxyde de carbone dans l'air des rues et des maisons est presque impossible. On est arrivé cependant à doser exactement l'oxyde de carbone jusqu'à 1/10000e dans l'air atmosphérique. En dehors des causes d'intoxication lente qui viennent d'être signalées il en existe d'autres, notamment à Paris, et qui tiennent à la conservation et à la distribution des eaux potables dans des réservoirs et des conduits métalliques. C'est ainsi que, dans une maison que j'ai habitée pendant quatorze ans, nous avons fini par boire tout le zinc du réservoir situé dans les combles.

Je signale ces faits à l'attention de l'Académie.

La Toilette de Printemps : les chapeaux

Ne désespérez pas du printemps — écrivait Dupaty aux Parisiens — car je l'ai rencontré aux portes du Comtat. Ne désespérez pas du printemps — pouvons-nous répéter à notre tour, — car il est dans toutes les toilettes, sur tous les chapeaux.

Chaque année, c'est bien là, en effet, le pronostic qui ne trompe pas. Les arbres peuvent n'avoir encore aucune feuille, les pavés être encore humides des brumes matinales, néanmoins quelque chose s'est produit, quelque chose de très imprécis encore mais de réel cependant : une vitrine, par exemple, que l'on ne remarquait pas la veille et qui vous arrête toute radieuse devant ses étoffes pimpantes : un chapeau de paille piqué sur le chignon d'une commise, la première hirondelle. Ne vous y trompez pas, c'est le printemps. Demain, toutes ces fraîches toilettes sortiront au soleil, les corsages craqueront entr'ouverts sur les chemisettes joyeuses, et cela sans qu'on se soit donné le mot, avec cette spontanéité, cet

instinct de l'heure propice qui font arriver toutes les hirondelles et paraître les nouveaux chapeaux.

Oh ! ces chapeaux. Ils sont de toutes formes et de toutes couleurs ; mais qu'ils soient carrés ou ronds, larges comme des vanes ou petits comme des nids de roitelets, fleuris de roses ou de coucous, ils sont tous exquis. Jamais, en effet, le chapeau n'a été aussi artistique, aussi *nature* que depuis ces dernières saisons. C'est bien loin et bien au-dessus de madrine montée de plumes en corbillard. Le chapeau maintenant c'est un rien, mais un rien, qui est une merveille, si bien chiffonné, si adorablement simple, si pimpant et fleuri, qu'on se demande souvent si ça ne sort pas d'une serre chaude plutôt que de chez la modiste.

Quels chapeaux portera-t-on ou plutôt quels chapeaux seront le plus portés cette année ? La chose est quelque peu délicate à préciser. D'abord parce que la saison est peu avancée et ensuite parce que, devant la multiplicité des formes et des couleurs toutes jolies et seyantes, nos mondaines se trouveront fort embarrassées. On peut, cependant, avancer, sans trop de risque, que la capote petite, toute en fleurs, aura toujours son succès. La paille, naturellement, sera très portée comme les autres années. Les chapeaux les plus nouveaux sont ceux dont le fond est en paille d'une couleur et la passe d'une autre. Cela rompt un peu la monotonie des pailles mordorées ou simplement jaunes qui sont jolies encore, mais un peu trop connues. Quant au grain, il sera très varié. La calotte, par exemple, pourra être en paille fine et la passe en paille forte — toujours la passe plus rugueuse que la calotte — les rubans de paille fine pourront alterner avec des rubans en paillason. Une disposition assez nouvelle et charmante est un mélange de paille et de dentelle ; ainsi, la calotte petite sera entourée d'une passe en dentelle froncée et encadrant les cheveux frisés. Mais les formes peuvent varier à l'infini celles de la passe comme celles de la calotte. Un peu de goût et de discernement coupera court à toutes les hésitations.

En résumé, les chapeaux de ce printemps, de formes variées, mais plutôt petits que grands, devront être, avant tout, légers, très *nature*, c'est-à-dire très simples et fleuris comme s'ils étaient tout bonnement faits d'une poignée de fleurs : roses fraîches, roses givrées, roses rubis ; acacia blanc, géraniums coucous, toute la lyre, toute la corbeille, sans oublier surtout les violettes, les violettes pâlottes qui vont si bien aux blondes cendrées, et les violettes foncées qui donnent un si puissant éclat fauve aux chevelures dorées, bien qu'il y ait lieu de ne pas exagérer ces contrastes là, qui tournent si souvent au mauvais goût.

MIREILLE

* _ * _ * _ * _ * _ * _ *

LA CUISINE PROVENÇALE

LES PAQUETS

C'est peut-être le plus caractéristique des mets provençaux, ce plat de Paquets, qui a son origine à la Pomme et a été vulgarisé ensuite des bords du Rhône aux riantes rives de la Durance.

Et voici la préparation :

On se sert pour confectionner les paquets, de la tripe de mouton ou de la tripe de bœuf prise dans la partie feuillée que l'on détache, que l'on roule et que l'on ficelle autour d'un morceau de lard ou de jambon et d'une branche de persil. Chaque paquet doit avoir huit centimètres de longueur et quatre de diamètre environ. La tripe de bœuf étant longue à cuire, on doit de préférence la mettre à bouillir avec assaisonnement de sel, oignons piqués, laurier et branche

de cèleri. Les paquets peuvent être servis au naturel, au jus de bœuf en daube, au fond de braise, à l'espagnole ou au coulis ; ce sont ordinairement ces derniers qu'on sert dans les restaurants.

Mais les paquets, les vrais paquets que les amateurs recherchent se préparent d'une toute autre manière et sont faits avec la tripe de mouton que l'on coupe en morceaux à peu près carrés. Au centre on met un morceau de *treine* ou riboulette, un morceau de jambon cru et une petite tranche de truffe, le tout préalablement mariné à l'huile avec sel, poivre, muscade et fines épices. Roulez vos paquets, fermez-les au moyen d'une entaille faite à un coin carré, cette entaille les comprime par le milieu.

Ce travail achevé, poncez une marmite d'un filet d'huile et du lard haché, faites partir. Mettez au dessus les paquets, une pomme d'amour coupée en quatre parties, une seule gousse d'ail et une feuille de laurier. Mouillez au vin blanc, laissez réduire, ajoutez un verre de Madère et faites mijoter à très petit feu pendant cinq ou six heures.

La chaleur du four convient le mieux.

Servez chaud dans des assiettes chaudes et savourez.

MISÉ FUGUEIRON.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

Carnet provençal

Eme sa frumo, d'en proumié qu'èron marida. Cachet anè resta en Africo. Aou bout d'unei noou mes, èto, misè Cachet li faguè 'n berou pichoun, mai èro pu negre que lou cuou de l'oulo !

— Brave ! faguè Cachet, serieou-ti embana ?

— Anen, vai, li diguè elo, vies pas qu'en passan, à Mascara avieou d'idèio negro !



* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

LA VIE SPORTIVE

Nous entrons dans la période de réveil.

La vie sportive va reprendre son activité et, avec les beaux jours, nous assisterons bientôt à une série d'attractions du plein air.

Nous ne dirons qu'un mot en passant des régates de la Méditerranée qui se sont terminées dans la deuxième quinzaine de mars, c'est qu'elles ont démontré notre médiocrité pour ce qui est des grands yachts de course. En revanche, dans la deuxième série, les résultats ont été plus brillants pour nous.

Conclusion : Il y a encore beaucoup à faire en France pour le *racer*. Mais nous reviendrons sur ce sujet aux prochaines régates.

On nous annonce que la Société hippique des Bouches-du-Rhône donnera sa réunion de printemps au Parc Borély, pendant les journées du 29 avril et des 3 et 6 mai. Les engagements connus permettent de compter sur une série intéressante.

Le match Ramogé-Paillard a donné à un de nos confrères de province, *La Petite Gironde*, l'idée d'une course originale et qui offre un réel intérêt comparatif. Le 3 mai prochain, un lot de neuf concurrents, dont trois piétons, trois chevaux attelés et trois échassiers landais, disputeront un grand prix de 2, 000 francs sur le parcours suivant : Bordeaux, Périgueux, Angoulême, Sainte et Bordeaux, traversant ainsi les principaux centres de quatre départements et parcourant 424 kilomètres, soit une distance à peu près égale à celle de Paris-Le Havre et retour. Des prix de moindre importance seront décernés au premier arrivé de chaque catégorie, mais l'intérêt de la course réside actuellement dans la question de savoir laquelle des trois catégories fournira le grand vainqueur. Les champions ont été désignés, sur les listes d'engagements très nombreuses, par des jurys spéciaux ; ils sont, à l'heure actuelle, en plein entraînement.

La vélocipédie prend maintenant un nouvel essor avec le retour du printemps. On nous annonce l'arrivée à Paris de Zimmermann — ou plutôt Zimmy, le Yankee volant — pour le 29 du courant.

Le championnat départemental des Bouches-du-Rhône a été couru dimanche 15 avril, sur la route Marseille-Saint-Maximin et retour. Voici les résultats : Professionnels, 1er Reboul, en 3h20' ; 2e Thé, en 3h20'3" ; 3e Olive ; 4e Léon ; 5e E. O. ; — Amateurs, 1er Taron, en 3h 23' ; 2e Cornet ; 3e Chauson ; 4e Barthélemy ; 5e Tisset ; 6e Mme Cassinelli, en 4h12'.

SAINT-RÉMY.

* _ * _ * _ * _ * _ * _ * _ *

Le Gérant : Antonin PALLIÉS.

Imp. et Stéréotypie du *Petit Marseillais*
T. Samat et Cie, quai du Canal, 15, Marseille.

© CIEL d'Oc – Desèmbre 2018